

Jean Marcel

# Fractions 5



Carnets

Tout comme le fromage  
est une maladie du lait,  
et de même que le vin  
est une maladie du jus  
de raisin, ainsi la  
vie n'est peut-être  
qu'une pathologie  
particulière de la  
matière —

JEAN MARCEL

# Fractions 5

DE COURBERON

**Les données de catalogage avant publication  
sont disponibles à Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec et Bibliothèque et  
Archives Canada.**

Les Éditions De Courberon  
500, rue Principale  
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc)  
Canada G0S 1B0  
info@decourberon.com  
Téléphone : 418 609-3458  
Télécopie : 1 866 596-3873  
**www.decourberon.com**

Œuvre en couverture : *Verre à volte*, Lasiate.

ISBN 978-2-922930-60-3

© Éditions De Courberon et Jean Marcel, 2012.  
Tous droits réservés pour tous pays.

**SODEC**  
Québec 

Les éditions De Courberon remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

*A Yves et Eliane,  
pour plus de quarante ans d'amitié  
où que nous fussions  
à travers le vaste monde.*

• Les lecteurs fidèles (ça existe !) sauront à quoi s'en tenir pour la composition de ces carnets par ce qui en est dit dans les fractions liminaires des tomes 1 et 2. Les autres s'y reporteront. Nous en sommes au cinquième, et je crois que le pli pris ne saurait plus s'arrêter... Je ne sors jamais sans un bloc-notes dans ma poche. Comme dans les carnets antérieurs, j'en profite pour répondre à des questions que l'on me pose parfois — par exemple celle-ci : pourquoi j'écris mes textes longs sans paragraphes. D'abord, parce que tout comme la nature, j'ai horreur du vide; aussi, peut-être suis-je un peu radin de papier. Mais surtout parce que je me souviens qu'en ma jeunesse, lecteur de manuscrits pour quelque maison d'édition ou revue littéraire, je me suis souvent retrouvé devant des manuscrits de débutants entièrement composés de paragraphes d'une seule phrase — avec force points de suspensions, évidemment; j'estimai qu'il en était ainsi parce qu'on n'avait pas grand-chose à dire et qu'on

étalait par complaisance, pour gagner de l'espace et faire croire au génie prolifique. J'en ai conçu dès lors une sorte de saine aversion pour cette disposition typographique.

- Chose certaine : la mort ne fait de mal à personne.

- L'esprit critique est une croyance démesurée en la toute-puissance satisfaite du *soi*. Il s'achève et s'accomplit dans le rictus de Voltaire.

- X me dit : « Quand je regarde cette superbe jeune fille et sachant ce qu'elle sera devenue dans dix ans, je perds immédiatement le désir de convoler ». S'il est juste et vrai qu'il faut vivre dans le présent, un coup d'œil sur l'avenir a quelquefois du bon.

- Tout à coup, un ton oscille puis résonne et s'embrace au fond du ciel, présageant que bientôt la lumière aura tout envahi. Ai toujours préféré le crépuscule du matin à celui du soir; celui-ci est de la nature de l'icône et se peint plutôt aisément (une description parmi les plus saisissantes a été faite par Claude Lévi-Strauss dans *Tristes Tropiques*). Surtout vibratoire, l'aube s'écoute, elle est d'essence musicale. Voilà sans doute pourquoi, à son approche, mon

oreille est aux aguets, plus que mon regard. Il n'y a qu'une lyre pour en rendre bien compte. Le monde recommence, souverain et serein, jusqu'à cet ultime matin qui n'aura plus de soir.

- Le gaspillage, la nature ne semble faire que ça : chaque jour des myriades de milliards de graines, d'ovules, de spermatozoïdes qui ne viendront jamais à la vie.

- Les divinités du temps : Chronos qui dévore ses propres enfants, Kali qui détruit tout par ingurgitation. Il faut en retenir que le temps est un avaleur.

- *Avez-vous vu Pétra?* Il me faut m'y résoudre : je n'aurai pas vu Pétra... que je désirais ardemment visiter depuis ma vingtième année. Il vient un temps où il faut savoir renvoyer de vieux rêves. J'aurai du moins passé des heures sur les lithographies qu'en fit l'Écossais David Roberts vers le milieu du 19<sup>e</sup> siècle. Cette mystérieuse cité troglodyte antique se dresse comme une délicieuse absurdité dans le désert de la Jordanie actuelle. À même le roc en falaise, stratifié de rose et d'indigo, les Édomites d'abord (– 800), puis les Nabatéens (– 400) avaient fait surgir comme des miracles de multiples temples et de nobles habitations. La cité fut pendant

des siècles le carrefour commercial obligé des caravanes venant de l'Orient porter à l'Ouest l'encens, la myrrhe et les épices. Aujourd'hui le désert a repris ses droits sur ce qui a été une cité grouillante et prospère, comme finissent toujours par le faire les grands éléments de la nature sur l'ingéniosité humaine. Il est difficile d'imaginer, si loin de la Grèce, des proportions si grecques que ces temples et édifices divers offrent au soleil avec leurs frises en dentelles, contrastant avec cette austérité qu'inspire le désert tout autour. Non, je n'aurai pas vu Pétra. Peut-être en un autre monde, d'où elle semble sortie tout entière...

- Lise G., qui a vu tout ce qu'il faut voir de villes et de gens à travers le monde, dans la belle carrière internationale qu'elle mène, s'est arrêtée pour la première fois à Bangkok en transit, 48 heures à peine; c'était peu, mais suffisant pour qu'elle me dise en partant qu'elle ne s'était jamais trouvée dans une civilisation aussi heureuse et raffinée.

- Le « mal du siècle » ce n'est pas l'ennui, c'est l'agitation...

- Spectacle exceptionnel d'une troupe de Taïwan : danse sur percussions. Une véritable

poésie sans paroles, qui ne retient du langage poétique que le rythme comme signe à l'état pur. D'une modernité à faire pâlir nos avant-gardes, sans assaut de provocation, ni baroud de grotesque. Le naturel mesuré au plus précis, en quoi consiste le plus grand art.

- Altiste lui-même, Paul Hindemith est probablement le compositeur du 20<sup>e</sup> siècle qui a le plus et le mieux écrit pour cet instrument. S'il est fils de Wagner, par Mahler et Strauss, c'est du Wagner du chœur des dix-huit enclumes accordées de la scène 3 de *l'Or du Rhin*. Il a quelque chose, en musique, du grincement industriel du monde contemporain. Une illustration singulière se trouverait dans le quatrième mouvement de sa sonate pour alto seul, op.25 no 1. Son œuvre orchestrale est souvent dominée par cette voix; c'est comme si toute son orchestration avait pour timbre de référence l'alto, tous les instruments étant tournés vers son chant lumineux.

- Donner la vie pour transmettre la mort...

- Je n'ai jamais été déçu par un film iranien. Plutôt même, chaque fois, fasciné, sinon interloqué. Je ne sais s'il se trouve dans ce pays une institution qui donne à tous ces cinéastes

leur homogénéité, mais j'ai trouvé quelque chose de commun à tous ces films que j'ai pu voir : il y a certainement une « école » iranienne (dans le sens des écoles de peinture à la Renaissance) — on reconnaîtrait un film iranien à un seul fragment d'image — et cette « école » se définirait comme une *mystique* de l'image. Non pas de l'image comme cadre esthétique, mais comme une véritable *éthique*. Tous les personnages ainsi créés par ce cinéma sont « aimés » — par leur réalisateur, leur caméraman, leurs spectateurs — c'est un cinéma de la compassion, de la complicité — d'où l'intention politique qu'on pourrait lui prêter, mais qui en fait va beaucoup plus loin que ce niveau d'analyse. Les cinéastes iraniens savent raconter une « histoire » comme nous ne savons plus le faire. Shirin Neshat a pourtant été formée à Berkeley, mais elle n'en est pas moins héritière de la tradition persane. Son film *Femmes sans hommes* est à la frontière du surréalisme par l'image et la syntaxe et du classicisme par la netteté de ses cadrages et de ses couleurs. Le récit est proustien et ne se laisse pas « raconter », n'est pas même une « histoire », mais une chronique surnaturelle sur fond d'événements politiques troubles des années 50. On en retient qu'il est une somptueuse calligraphie d'icônes.

- De Racine à Rimbaud, le vers français est un ruisseau de voyelles qui coule et glisse sur un lit de galets lisses.

- Ce que l'on appelle d'un si beau mot *l'esprit critique* n'est le plus souvent, chez certaines gens, qu'une façon rationnelle de ne pas se mêler de leurs affaires.

- Là où il y avait autrefois un crachoir, il y a aujourd'hui une poubelle tant nous déversons de détritiques, ou une corbeille tant nous jetons d'emballages plus imposants que ce qu'ils contiennent. Un jour viendra peut-être où la terre sera ensevelie sous nos dépotoirs. Il ne nous restera plus, comme le prévoyait Jacques Leduc dans le scénario d'un film qu'il n'a jamais tourné, qu'à trouver refuge dans nos voitures, cordées par millions sur un parking qui couvrira la terre entière, ce qui en restera du moins tout à côté de nos décombres immondes.

- Ce qu'a été Voltaire pour la raison, Rousseau le fut pour la sensibilité. On comprend non seulement qu'ils ne se soient pas entendus, mais qu'ils en soient venus à la grande chicane. Le plus odieux des deux fut le parangon de la tolérance.

- X : son petit sourire à semblant d'innocence derrière lequel il se cache pour ne penser qu'à son prochain verre.

- La France est faite d'une certaine image que le monde a d'elle — mais parce qu'à son tour elle a donné au monde une certaine idée de l'homme. Qu'en est-il donc à ce jour ?

- Tout comme le fromage est une maladie du lait, et de même que le vin est une maladie du jus de raisin, la vie n'est peut-être qu'une pathologie particulière de la matière.

- ... les effluves alternés du durian et des fleurs de frangipanier.

- Ce n'est pas le rire qui est le propre de l'homme, mais les larmes... Celles-ci lui viennent parfois à force de rire.

- Un bon écrivain n'est pas celui qui exprime ses sentiments (comme on dit), il est celui qui anticipe surtout ceux de ses lecteurs.

- Sans doute la « pensée » de Jean LeMoyne fut-elle en son temps une pensée assez généreuse et ouverte, comme l'avait déjà pressenti Pierre Vadeboncoeur dans *La ligne du risque*. Mais ce

nous fut une pensée plutôt pernicieuse parce qu'elle était entièrement tournée contre nous-mêmes — à l'aide de deux ou trois préjugés de taille (le matriarcat, le jansénisme, le dualisme) : toutes choses sans doute fort plausibles, mais délétères puisqu'il omettait d'en discuter les causes réelles. C'était une pensée qui tournait à vide. Aussi a-t-il fini sénateur. Vadeboncœur, dont il vient d'être question avait de même mis en cause dès 1952 notre culture anémiée, mais il l'avait fait par le bon bout : en s'interrogeant sur les raisons pour lesquelles nous ne la voyions pas telle qu'elle était. Il tranchait à vif dans notre vie culturelle. LeMoynes la regardait comme n'y étant pas — il était déjà à Ottawa. Vadeboncœur ne fut jamais sénateur.

• Il m'est curieusement revenu en mémoire, au réveil ce matin, avec une précision étonnante, un souvenir vieux de quoi ? Trente ou quarante ans... C'est le début du premier acte du *Timon d'Athènes* de Shakespeare, vu à Paris dans une mise en scène fabuleuse de Peter Brook (pléonasme !). Un personnage bien secondaire en apostrophe un autre : *Comment va le monde ce matin, Monsieur ?* Et l'autre, tout aussi secondaire, de répondre : *Il s'use en vieillissant, Monsieur !* Nous voilà en pleine métaphysique shakespearienne qui fait de banalités des

maximes inouïes. Mais pourquoi diantre cette scène me harcèle-t-elle précisément à mon réveil? On dira que c'est le matin, et que le monde vieillit en même temps moi... Mais il en fut pourtant ainsi tous les jours depuis... La scène aura donc mis tant de temps à me rattraper ?

• Je crois avoir déjà dit ailleurs assez de bien du style de Paul Morand. Assidu de Mallarmé, il en est comme le fils spirituel, mais dans la prose. Le Maître, par des chemins aplanis, misait sur la torture de la syntaxe, alors que le disciple, se plaisant dans les rocailles, spéculait sur le détournement sémantique. Il en sort des images parfois audacieuses. Cela conduit au total à considérer qu'il utilise la prose en poète... et fait de la poésie en prosateur... S'il ne s'était pas obstiné à ferrailer avec De Gaulle à la sortie de la guerre, sa renommée d'auteur serait assurément parmi les plus illustres du siècle dernier. Autrement, qui connaît son nom, hors certains spécialistes de Vichy (de moins en moins nombreux), ou des toqués d'une littérature devenue rare? Précieux ami du précieux Giraudoux, Morand l'a fréquenté jusqu'à sa mort. Il lui est resté quelque chose de la fine esthétique de l'auteur de *Siegfried ou le Limousin*. Et j'en viens à ce que j'ai à dire. Je n'ai

jamais si bien compris la consigne des maîtres de jadis : le moins d'adjectifs possible... et même pas du tout. Morand est un virtuose de l'adjectif. Une paillette d'or de trois phrases en trois phrases peut donner de la brillance à l'ensemble — mais à sauter ainsi de pierreries en pierreries, de diamant en rubis, sur le tracé d'une même sentence, ce n'est plus de l'éblouissement, c'est de l'aveuglement. Décidément, c'est trop, comme la crème dans certaines pâtisseries viennoises. C'est comme si le scribe avait décidé, avant même d'entreprendre une phrase, d'y insérer tel mot, puis, la démangeaison de l'inspiration l'y poussant, de concocter une sentence où le mot étonne, ou détonne. Et ça recommence dans la phrase suivante. Procédé, artifice, plus près, souvent, du surréalisme que de Mallarmé. Et cela ressemble à la longue au derrière emplumé de Joséphine Baker, dont Morand fut aussi, je crois, l'ami et dont le romancier fit un si beau profil de personnage dans *Magie noire*. Je le dis avec d'autant plus de clémence que les pages qui m'autorisent à médire ainsi sur-le-champ figurent dans un livre où l'on trouve par ailleurs les réflexions les plus brillantes jamais écrites sur le Siam. Je ne résiste pas (comme pour m'en faire pardonner, si possible) à en citer quelque passage, si beau et vrai, et sans ces vanités que je dénonçais plus haut : *On ne peut qu'aimer ce*

*pays, isolé, intact, petit, mais dernier échantillon des monarchies asiatiques, cette terre de bonheur assoupi et de foi vive. [...] Certes, le Siam n'est pas d'un intérêt capital pour l'histoire du monde. C'est une anecdote, mais la plus charmante et qui échappe à diverses malédictions d'aujourd'hui. (Rien que la terre, Grasset, 1928, p. 98).* Paul Morand avait été chargé d'affaires au Siam en 1925 et en avait profité, en venant rejoindre son poste, pour faire son tour de la terre par le Pacifique (É.-U., Japon, Chine, Philippines, Bornéo, Singapour, Siam – où il résida tout juste deux mois en raison d'une dysenterie qui le fit rapatrier — Sumatra, Ceylan, Aden, Djibouti, Suez, Crète, France).

- L'histoire des mots est le plus souvent l'histoire des institutions qui les ont portés, transformés ou abandonnés.

- Je n'oublierai jamais ce haut rondier perché dans l'infini d'un ciel de nuit, qui semblait bercé moins par la brise que par la lumière des étoiles.

- Il se trouve à Uthai Thani, province sise à 150 kilomètres au nord de Bangkok, un phénomène qu'on ne peut voir, paraît-il, qu'en un seul autre endroit de la terre, quelque part du côté du Chili tropical. Par une large fente

naturelle d'un rocher, on pénètre dans un petit cirque de montagnes (presque des collines) d'environ deux cents mètres de diamètre. Un micro climat y prédomine, préservant une végétation qui remonte sans doute au Pliocène (environ 3 millions d'années) avec ses fougères géantes et ses arbres vertigineux aux racines arachnéennes, inconnus de nos manuels et disparus partout ailleurs, le tout serré et dru comme un champ de blé : on s'attendrait à tout moment à voir surgir, de derrière ces monstres de la flore, des monstres de la faune que notre imagination limite aux dinosaures. Le naturaliste thaïlandais qui en avait fait la découverte dans les années 50, faute d'avoir pu convaincre les autorités de prendre des mesures pour la sauvegarde du lieu, s'est donné la mort, de dépit... Son sacrifice a été la rédemption de la forêt d'Hup Pa That. On l'a même honoré d'un monument érigé dans le village attenant à la forêt.

- L'ignorance est bien la seule chose qui ne s'apprend pas.

- Par ses effets, nous croyons en l'existence de l'électricité que nous ne voyons pas. Pourquoi douterions-nous des énergies de l'esprit ?

- Ce peuple siamois, communauté plutôt que peuple, est mû par des traditions secrètes qui ne nous sont pas apparentes, parfois mystérieuses, et qui, nous seraient-elles connues, nous seraient sans doute incompréhensibles...

- Nous avons l'illusion que le temps nous emporte, alors que c'est nous qui passons, et c'est le temps, dans son présent ineffable, qui nous regarde passer...

- La célèbre chorale des Petits chanteurs de Vienne est sans aucun doute la plus ancienne institution musicale d'Occident, fondée par l'empereur Maximilien à quelques années près de la découverte de l'Amérique et ayant depuis lors filé sans discontinuité jusqu'à nos jours où la chorale se produit à travers le monde. La formation en est très sévère, de la maternelle au collège dans l'un des plus beaux châteaux de l'ancienne capitale de l'Empire : 250 enfants déjà sélectionnés pour la justesse ou la beauté de leur voix — une seconde sélection les réduira, entre dix et quatorze ans, à une centaine qui formeront quatre chœurs autonomes. La carrière de chacun est évidemment fort courte, d'environ quatre ans; aux premiers signes de la mue, on redevient un quidam... sauf certains illustres qui sont devenus Mozart, Haydn et

Schubert. Il se trouve que je viens d'entendre l'un de leurs concerts à Bangkok. C'est tout l'Occident musical que l'on entend à travers eux. Mais, (fatigue du voyage — auquel ces enfants sont pourtant habitués ?), leurs voix restant sublimes, ils ont fait preuve de peu d'entrain dans leur exécution, l'ennui se lisant sur certains de ces petits minois... Peut-on donc se lasser d'être l'élus de cet ensemble déjà choisi ?

- La beauté tient le plus souvent à peu de choses. Il suffit de déplacer une ligne (dans un visage, une mélodie ou un dessin) pour que ce qui était splendeur se transforme en horreur.

- « Lettre d'amour à ma mort » (à la demande du recueil annuel des Impatients, intitulé *Mille mots d'amour*). — « *C'est beau la mort, c'est plein de vie dedans* » Félix Leclerc — Depuis mon premier jour, depuis mon premier cri, je sais que tu vas venir, je t'attends, je t'ai toujours attendue; peut-être est-ce même pour cela que j'ai alors tant crié, comme pour te dire dans les pleurs que je t'attendais... Où étais-tu donc avant ma naissance ? Il n'y avait pas *moi*, il n'y avait pas *mort*. Car il fut toute une éternité pendant laquelle je n'étais pas, et il en sera toute une autre pendant laquelle je ne serai plus.

Entre ces deux bouts d'infinité, ma vie, brève étincelle, mais lumineuse... Merci, ma vie, tu as été bien bonne pour moi. Maintenant, c'est toi, ma mort, qui m'occupes – sans me préoccuper. Je ne parviens pas à t'imaginer, car il suffit de te prévoir pour que tu arrives autrement. Sera-ce par accident, d'avion ou de train, ou cérébro-vasculaire ? Sera-ce par le feu, par l'eau de mer ou par la terre en transe ? Sera-ce bien calmement dans mon lit à consoler les miens en leur prêchant le détachement et la sérénité, en même temps que l'évidence ? Je ne sais, tu ne sais pas toi-même. Tu es toujours une surprise, pour les autres comme pour toi-même. Et comme toute surprise, tu es inattendue. Mais moi je t'attends. Je n'ai pas à te craindre, car tu es fiable... Je sais que tu viendras. Peut-être tard, mais tu viendras. Tu es même la seule chose dont je puisse être sûr. Tu m'as juré fidélité, je sais que tu tiendras parole, que tu ne m'oublieras pas. Je ne t'ai jamais même frôlée, mais je te connais bien, va ! Je te reconnaîtrai. Ma porte sera entrouverte. Viens donc tu n'auras pas même à frapper... Surtout pas aujourd'hui, je suis pris... demain, je t'en prie... La vie serait un enfer si tu ne venais pas.

• Il est des œuvres, disait Montherlant, qu'on rougit de ne point connaître ; lui-même,

par exemple, si fervent de l'Espagne, avouait n'avoir jamais lu *Don Quichotte*. C'est ainsi que quatre ou cinq de mes amis, grands lecteurs, voire écrivains (Jean Ethier-Blais, André Major, Pierre Jutras, Dominique Noguez), m'avaient confié qu'ils plaçaient parmi leurs lectures de prédilection le fameux *Journal littéraire* (1893-1956) de Paul Léautaud, que je n'avais pas encore lu. Je viens de m'en acquitter enfin, à 70 ans! Non pas dans l'édition complète, qui ne compte pas moins de dix mille pages, mais dans un condensé autorisé de mille pages tout de même. C'est suffisant pour donner la mesure du tout. C'est en effet une œuvre assez singulière, qui n'a pas d'équivalent dans la collection des nombreux Journaux de son siècle (Gide, Mauriac, Julien Green, etc.), notamment pour sa franchise, sa simplicité et son écriture délibérément maigrichonne. Il n'y a pas non plus d'auteur plus doué pour l'anecdote, le potin, le portrait. Tout est taillé à même sa vie, qui fut plutôt misérable, bourreau de solitude et de mépris, passant sa longue vie au milieu d'un troupeau de chats, assez misanthrope pour tout dire. Contempteur de la scène littéraire, même s'il y a toujours vécu (*Comédie-Française* où son père était souffleur, *Mercure de France*, *Nouvelle Revue Française*, etc.), déboulonnant à la fin Stendhal auquel il avait toute sa vie voué un

culte, finissant par tenir la littérature elle-même comme de *vaines fariboles*, il passa comme une ombre dans son époque, dédiée à une seule obsession : son plaisir; il n'eut que celui de noircir des pages et de se frotter à quelques peaux de dames. Même si le monde parisien dont il nous parle avec force détails a disparu (gens et lieux), il nous entraîne avec vigueur dans son sillon de bête à plume (il écrivait avec des plumes d'oie). Je ne connais qu'une seule entreprise qui puisse lui être apparentée dans sa vérité : *Choses vues* de Victor Hugo, qu'il détestait tant, évidemment. Mes amis avaient raison : il est une sorte de Verlaine de la prose, aride et *maudit* comme lui. Ou un Saint-Simon des basses-fosses du moi.

- Suan Mok (*Jardin de libération*) est un centre de méditation créé par un des maîtres de la pensée bouddhiste theravada en Thaïlande, Buddhādāsa Bhikkhu (1906-1993); il se trouve dans la province de Surat Thani, presque à l'orée de la région sud et reçoit les étrangers (résidents, voyageurs de passage ou venus pour l'occasion) du 1<sup>er</sup> au 10 de chaque mois, les Thaïlandais, du 15 au 25. À l'entrée, vous devez laisser votre montre, vos bagues et bracelets, votre portemonnaie, votre téléphone portable, votre ordinateur si vous avez eu la mauvaise idée de le

traîner avec vous, vos soucis surtout et votre monde quotidien, pour tout dire votre existence antérieure et extérieure. Vous y pénétrez donc tout aussi nu qu'en venant au monde, pour franchir le seuil de celui où vous êtes appelé à renaître. Ce dépouillement n'a rien de l'austérité ni de l'ascèse; il n'est conçu que pour vous disposer au milieu des conditions primordiales d'existence, non par mortification, mais pour recréer un mode de vie simple tel qu'il a dû se présenter à la naissance de l'homme : on vous y apprendra pendant dix jours à renaître par le silence et la méditation. Nous étions environ 70 à y pénétrer, hommes et femmes pour moitié, entre 25 et 30 ans de moyenne d'âge. Nous n'étions que quatre d'âge grabatorial, autorisés en conséquence à méditer sur des sièges confortables, coussins et tout — alors que toute cette jeunesse bourgeonnera avec grâce en position du lotus, échine droite comme un palmier. Le centre est aménagé de telle sorte, va sans dire, loin de toute civilisation, que l'on se prend à rêver que le monde d'où nous venons puisse lui ressembler. Il est composé de halls de méditation ouverts aux quatre vents sur une nature luxuriante; un cloître de minuscules cellules (*kutti*) où vous dormirez sur une natte déposée sur un lit de béton, oreiller de bois, moustiquaire de bon aloi, sans électricité, avec

des grands bassins d'eau de source devant votre porte pour votre sommaire toilette du matin. Lever à 4 heures, suivi d'une première séance de médiation d'une heure, d'une séance de gymnastique-yoga d'une heure et demie (rassurez-vous, je n'ai pas eu à me mettre la jambe gauche derrière mon oreille droite, mais j'accomplissais minutieusement tout juste ce qu'il fallait pour m'assurer une bonne circulation sanguine), le tout suivi d'une nouvelle méditation d'une heure et d'un frugal repas végétarien accompagné d'une lavasse à michemin entre le thé de feuilles de radis et la tisane de pissenlits. Entre-temps, le jour aura paru comme tous les matins depuis que la boule tourne. Viennent ensuite les petites tâches diverses (balayage des sentiers, des cloîtres, du réfectoire, etc.); après quoi vous avez droit à une baignade dans une eau de source thermale à assez haute température — qui vous remet tant soit peu des aspersion frisquettes du réveil. Nouvelle séance de méditation de deux heures, que vous pouvez accomplir, en partie dans la salle, dans un pavillon individuel ou en marchant à travers les cocoteraies et les bananeraies agrémentées d'étangs de lotus et de quenouilles — le tout suivi du repas de midi, toujours végétarien, complet et unique; vous n'aurez plus droit qu'à un gobelet de chocolat

chaud à base de lait de soja à 18 h jusqu'au lendemain matin. Les séances de méditation se poursuivent, assistées d'un maître qui vous apprend à mi-voix ce qu'il faut pour vous permettre d'atteindre le but de ladite méditation : réaliser le silence — ce silence qui est la vibration primordiale de l'univers d'où émerge tout sens, toute signification — et descendre en vous-même pour rejoindre votre noyau essentiel — lequel n'a rien à voir avec l'ego de la psychologie occidentale composé de sa petite histoire personnelle, événementielle, individuelle et toujours minable. Le moi que l'on vous propose est le fondement d'une existence partagée par tout ce qui vit. Il ne s'agit pas pour l'instant de l'abolir (plus tard, beaucoup plus tard, le nirvana!), mais de le purifier pour vous permettre de descendre toujours de plus en plus profondément dans ce puits sans fond dont chacun est constitué. Je vous fais grâce des étapes, nombreuses et longues, pour y parvenir, avec leurs ratés, leur précocité, leur retard, parfois leur nullité; on est venu ici non pour réussir, mais pour apprendre. La réussite consistera en une lucidité absolue (du moins de plus en plus grande) qui vous permettra de contempler enfin l'univers dans sa vérité première : ce qu'on appelle le *Dhamma*, et ses multiples constituants, qui est la Nature

dans son principe et se donne elle-même à déchiffrer comme message. La Nature a horreur du vide, dit-on, et le vide le lui rend bien. On ne peut véritablement savoir que si l'on a éprouvé soi-même. Inutile, en conséquence, de tenter de vous décrire ce que s'y passe. En bref nous apprenons que des plus infimes particules de la matière jusqu'aux trous noirs des confins de l'univers, le monde dans son entier est un montage continu de catastrophes et de voracité qui contraignent la vie à devenir la vie et que nous appelons, en termes humains, *la souffrance universelle*. Les plantes se nourrissent des minéraux, les bêtes engouffrent les végétaux et s'entregouffrent eux-mêmes, les hommes se repaissent du minéral, des plantes, des bêtes et d'eux-mêmes, ainsi de suite jusqu'à l'épuisement des âges... Il n'est possible de vaincre cette infamie souffrante qu'en l'accomplissant par ce que vous êtes justement en train de faire en toute lucidité : méditer jusqu'à la contemplation du Tout, jusqu'à l'épuisement de soi. Chacun y trouvera ce qu'il aura apporté — ce peut être Rien, comme ce peut être Dieu. Le centre de Suan Mok ne dispose en ses lieux d'aucune statue du Bouddha. Seul, chaque soir, ponctuellement, le grondement du vol TG 1274 Surat — Bangkok de 19 h vous rappelle qu'il y a quelque part, dans un ailleurs que vous

ne pouvez plus situer, un monde d'agitations, de bruits et de fureurs; le premier soir, par ironie, traversa à cet instant précis, sillonnant les hauteurs de la salle de méditation, une luciole des tropiques qui semblait nous informer dans son langage stroboscopique que ce n'était pas elle qui faisait tout ce tapage. J'avais gardé à demi-clos un œil indiscret d'observateur pour voir ce qui se passait dans cette obscurité autour de moi — qui était l'immobilité même de mes co-méditants. Puis, ce fut à nouveau le silence, qui se transforma bientôt en une musique souveraine où chacun s'absorbait à descendre dans son puits intérieur. J'avais remarqué, par cet interstice d'anthropologue souvent rouvert au cours de ces dix jours, que chacun, dans sa bulle, se distinguait par une singulière humilité et une joie contenue. Seul, un cograbataire, à mine de pharisien, plus mortifère que sévère, plongeait, au cours des rares repas, la tête dans son écuelle avec une application minutieuse et théâtrale. On aurait dit un faux chartreux égaré en ces lieux. La nature, en plein jour, n'est surtout pas là pour nous laisser voir sa beauté — qui n'est à tout prendre qu'une illusoire production de notre esprit. Un coucher de soleil, un lotus qui s'ouvre, une palme qui frémit ne sont nullement beaux en soi — c'est nous qui élaborons et construisons cette beauté, qui

n'a rien à voir avec la vérité fondamentale de l'existence. Et nous apprenons ainsi que tout ce qui existe n'a de présence que par ce petit laboratoire de nos sens que nous appelons *l'esprit*. Sans cette opération de l'esprit toute chose serait comme si elle n'était pas. Il est plausible qu'au terme du deuxième jour de ce strict régime vous vous demandiez tout de même ce que vous êtes bien venu faire dans ce rythme monotone des jours, mais il est certain, si vous persistez, qu'au dernier jour, à la veille de retourner dans le monde, vous vous demandiez cette fois ce que vous y allez bien faire en y retournant. On se demande aussi, après ce bienheureux mutisme consenti, si nos cordes vocales vont à nouveau pouvoir se remettre à vibrer et nos oreilles à capter les vacarmes d'un monde que nous avons si délicieusement ignoré pendant dix jours. C'est ainsi que je suis rentré avec la certitude d'entamer ce qui sera assurément la dernière partie de ma vie — ce qui ne veut pas dire que je vous annonce ma mort; quoique de tous les événements qui feront mon avenir plus ou moins proche ou lointain, elle soit la chose la mieux assurée. J'y entrerai, certes, *les yeux grand ouverts*, comme écrivait Marguerite Yourcenar, mais surtout avec un certain sourire sur mes lèvres qui ne diront plus rien que ce sourire.

Tout passe, tant s'en faut, même le temps... La lumière ne se voit pas, il se peut, mais c'est par elle que nous voyons *tout ce qui est*.

- (Suite du précédent). Eh bien, j'ai récidivé cette année, mais en changeant de centre. Suan Mok est unique depuis 1932, n'a pas d'autre copie en Thaïlande (même si on prévoit d'ouvrir bientôt un second centre à Koh Samui). Sans oublier qu'à la rigueur tout temple *est* un centre de médiation. Mais les centres *Dhamma* sont partout dans le monde, dans toutes les langues, sous tous les cieux, des centaines de centres dont l'un, en Inde, comprend une salle de méditation de 5 000 personnes. Il convient d'en faire une brève histoire. Le Bouddha, qui a tout de même passé les quarante-cinq dernières années de sa vie publique à n'enseigner que la méditation, n'a laissé, dans le *Canon* qui recueille par écrit son enseignement oral, qu'un seul long discours relatif à ce sujet. Comme tout texte, il est sujet à interprétation, sur un point ou sur l'autre — ce que n'a pas manqué de faire la tradition, qui remonte, elle, à plus de deux millénaires et demi. Mais l'on sait dans tout monde bouddhiste que c'est en Birmanie (après la disparition du bouddhisme en Inde même où il était né) que l'on a conservé la tradition la plus pure de la méditation, et cela jusqu'à

nos jours. Tradition réputée sans discontinuité depuis que la Birmanie (premier pays étranger à bénéficier de l'enseignement du bouddhisme) a reçu la doctrine par des missionnaires envoyés par l'empereur Asoka. C'est donc là que S.N. Goenka, Birman d'origine indienne et hindouiste, homme d'affaires célèbre dès son tout jeune âge, a découvert dans les années 60, par un laïc (Sayagyi U Ba Khin) qui la détenait de la longue tradition monastique, la pratique de la méditation dite *Vipassana* (en pâli : *vision profonde*). Goenka fit pendant quinze ans son initiation sous la direction de ce maître laïc, qui lui confia, en raison de sa grande notoriété, la mission de répandre cette « technique spirituelle » dans le monde, et plus particulièrement de la réintroduire dans le pays de ses lointaines origines, l'Inde. Il y fut, y resta et y est toujours dans la sagesse de ses 84 ans. Il y a en Thaïlande même six centres de stages *Vipassana* en activité : Prachinburi, Khon Kaen, Pitsanulok, Minburi (Bangkok), Kanchanaburi, et Lampun. Je procéderai, pour en décrire les activités, par comparaison avec ce que j'ai connu l'an dernier à Suan Mok, qui pratique aussi *Vipassana* mais avec des variantes de techniques. La première différence est que les stages de Suan Mok sont réservés, dans la première quinzaine du mois, aux étrangers,

dans la seconde, aux Thaïlandais — mais c'est affaire de langue. À Pitsanulok, la centaine de méditants comptait 30 hommes (dont 4 Farangs — deux résidents et deux venus spécialement de l'étranger : Hollande et Pologne) pour 70 femmes (dont 5 Farangs). Sauf en salle de méditation, les sexes sont très séparés, contrairement à Suan Mok où l'on mangeait dans le même réfectoire et où les activités de promenade se faisaient dans les mêmes lieux. Il est remarquable que dans l'un et l'autre centre il y a beaucoup de jeunes... surtout des Thaïlandais à Pitsanulok. Mais la grande différence est dans l'environnement : alors qu'à Suan Mok le décor de la végétation est très aménagé et soigné, avec salle de méditation donnant de tous côtés sur la nature, à Pitsanulok, en raison de l'accent mis exclusivement sur le retrait intérieur, la salle est fermée de tous côtés, et l'on demande aux méditants de ne pas pratiquer devant la nature... On aménage même sur les côtés de cette salle de méditation des petites cellules fermées où l'on peut méditer à certaines heures dans la plus grande solitude (mais cela ne se fait qu'au bout de quelques jours quand on est sur sa lancée méditative). Pour éviter que l'on confonde la Nature (*Dhamma = Loi de la réalité*) et la nature (*Thammachat = végétation*), Goenka a donc choisi de dissimuler ce que Baudelaire

appelait ironiquement « les légumes sacrés »... Le mérite de Suan Mok en cette matière donne lieu parfois à des scènes cocasses, telles ces petites Américaines, attifées à l'indienne, qui se pâmaient devant les grenouilles bleues des étangs, ou la forme des feuilles des grands lotus. Pour éviter ce genre d'atermoisement et de dispersion, à Pitsanulok, votre seul étang est votre puits intérieur... 10 heures par jour dans la salle de méditation, avec à peine de brèves directives données le matin pour toute la journée, une seule conférence de Goenka sur grand écran le soir. À Suan Mok, les séances de méditation étaient le plus souvent suivies (et parfois interrompues) par les *Dhamma talks* (sermons bouddhiques), donnés, il est vrai, à Surat Thani, par un moine d'origine britannique assez génial... À Pitsanulok on insiste sur la présence de fidèles de toutes les religions (y compris des prêtres catholiques) et l'institution se dit non confessionnelle. La méditation est une activité neutre, libre à chacun ensuite, s'il y a toujours lieu, de la combler avec le culte qui lui convient, y compris celui de la laïcité athée. Dans les centres Dhamma et partout dans le monde, les discours et directives sont donnés par Goenka lui-même sur cd (en version idoine pour chaque lieu) avec toutefois la présence d'un maître de méditation formé par lui et que

l'on peut (et doit même) consulter — comme pour bien s'assurer que la « technique » sera enseignée correctement et ne déviara pas d'un souffle. À quelques reprises le Maître Goenka (qui n'a rien du gourou traditionnel indien) fait entendre ses graves et touchantes psalmodies de soutras du *Canon* bouddhique, mais davantage pour leurs effets incantatoires intériorisés que pour leurs vertus verbales ou éducatives. Comment décrire ce qu'on y apprend, sinon que l'on en sort plein d'une nouvelle sagesse. Le monde dans lequel nous vivons n'en a que trop besoin. Et que nous n'avons pas de plus grand signe d'amitié à donner à nos amis en sortant que de leur suggérer d'y rentrer à leur tour un jour. L'avant dernier jour, comme à Suan Mok d'ailleurs, pour nous permettre de replonger avec douceur dans le monde laissé pendant dix jours derrière soi, le silence est rompu pendant quelques heures et l'on peut entrer en contact avec des voisins que l'on a côtoyés pendant ces jours, sans même souvent les regarder (à Suan Mok on peut se sourire, pas chez Goenka où tout regard ne peut être jeté que sur l'intérieur de soi). J'eus la surprise de constater ainsi que des gens dispersés aux quatre coins de la salle se trouvaient être de la même famille : le père, la mère, les enfants et la grand-mère de 80 ans, qui y venaient ainsi en famille

deux fois par an. Le père était chauffeur de taxi à Pattaya...

- La caricature, pas plus que la polémique, n'est un art : il leur manque communément, à l'une et à l'autre, la mansuétude qui est le premier degré de la vérité en marche vers la beauté.

- L'humour est sans doute ce qu'il y a de plus intime dans le maniement d'une langue — sa pratique exige une complicité rare dans la collusion des phonèmes (sons), dans la connivence des mots, l'accord des formes (morphologie) et la manœuvre du sens. Celle-ci n'est pas toujours disponible quand on aborde une autre langue que la sienne. Voilà pourquoi il est recommandé de ne pas user d'humour dans une langue qu'on maîtrise mal. Il m'est néanmoins advenu d'en réussir un spécimen en thaï, tout à fait par mégarde, et qui mérite pour cela même d'être rapporté : une petite bouteille de plastique flottait sur un étang; un ami me demande, déjà avec une pincée d'humour; *plarray?* — qui veut dire : quel est ce poisson (*pla*)? Et de rétorquer presque sans y penser : *plastique*. Cette répartie est restée dans mes annales personnelles, mais je n'ai guère l'intention de me risquer à en commettre d'autres.

• L'univers a un sens, sinon on ne le chercherait pas, même et surtout en le niant. Un sens : une direction, comme on dit *sens unique* ou *sens interdit*. L'univers indique le sens, tout en en dissimulant la substance qu'il contient, le message qu'il recouvre. Peu importe le sens de ce sens, il lui suffit d'être, irréfragablement. Ce sens ne se perçoit que par *les sens*, qui sont comme des radars à capter le mystère constitué par l'existence même du sens. Les sens aussi sont des directions du sens par lesquelles celui-ci se manifeste tout en se rétractant dans l'insondable au fur et à mesure qu'on l'approche — comme une bête fuit l'affût du chasseur.

• X, qui l'avait vu une fois, tenait Y pour un ange, un sage, un saint. Lorsqu'elle fut accueillie dans son antre, elle modifia son jugement du tout au tout : il n'était plus qu'un pauvre type : elle avait dû essayer une chaise un peu poussiéreuse pour pouvoir s'y asseoir. Voilà ce que c'est que de mettre le soin d'un siège devant la sagesse et la sainteté.

• Ma « Tentation de l'Orient » ne remonte pas à hier. Ce fut d'abord l'irruption dans notre salle de classe du premier « étranger » que je vis jamais : un jeune Polonais qui nous arrivait de l'autre côté du monde pour des raisons que je

ne comprendrai que plus tard. Comment a-t-on idée de quitter le sol qui nous a vus naître? Il nous décrivait son lieu d'origine comme si c'était une autre planète. Ce fut là l'Orient de ma première enfance. D'autant que lui et moi, nous avions plus que fraternisé, nous étions devenus amis. Il parlait déjà français; c'en était stupéfiant — même si je ne m'étais jamais imaginé que l'on pût parler une autre langue. Il m'en est resté dès lors pour toute la vie un goût pour la Pologne et les Polonais, et le monde slave en général, qui s'est confirmé par les nombreuses expéditions que j'y fis plus tard assidûment jusqu'à une date assez récente. Dans ma seconde enfance jusqu'aux abords de l'adolescence, l'Orient pour moi se fit de plus en plus exotique, de plus en plus éloigné dans le temps autant que dans l'espace : à travers les livres : ce furent les Croisés du magazine *Héraut*, les Aladins et Saladins de celui de *Spirou*. L'image du moindre château de la Loire m'était déjà tout l'Orient-; je n'avais pas tort, puisque cette réalité de rêve se dessinait dans un halo de lumière venue d'au-delà de la mer océane qui bornait alors l'horizon de mon sol natal. À l'adolescence, mon Orient recula : des missionnaires venaient au collège nous parler de Johannesburg, de Madagascar, voire la Chine. C'est le moment où je me rendis compte que je

n'avais plus affaire à la Pologne. C'était un autre monde dans la mesure où la Pologne m'était devenue presque voisine. Le monde ne cessa dès lors de se rétrécir pour moi — jusqu'à ce soir du 27 novembre 1989 où j'atterris au Siam. Je pus sur le coup me dire, après avoir tant bourlingué au point de faire se réduire la planète : *Ouf! enfin chez moi!* Je venais de reconnaître tout ce que je ne connaissais pas. On se souviendra de l'injonction : *Go West, young man!* À rebours de ce que me recommandait l'histoire, à l'inverse du chemin qu'avait suivi mes ancêtres plus que lointains, du Caucase à l'Atlantique d'abord, puis, traversant la mer océane pour se retrouver en Canada... On ne peut guère être plus fidèle ni plus obéissant que je l'ai été. À force l'aller vers l'Ouest, en effet, voici que je retrouvais l'Est.

- Quand je suis désœuvré et ne sais plus que faire, tourne en rond ou me trouve contraint de me taire, j'ouvre *Phèdre* et soudain me vient le paradis. Il n'est plus grand plaisir dont je ne sois saisi. On ne dira jamais assez combien Racine est un miracle — mais un miracle attendu, car toutes les conditions du génie se trouvaient rassemblées pour le voir et le faire apparaître; une éducation exemplaire dans les petites écoles de Port-Royal, où sous l'œil des

premiers pédagogues des temps modernes, grec et latin éclairaient l'apprentissage du français; puis, une cour où tout idéal était porté à sa perfection; les sévères et suaves contraintes du classicisme, notamment de la dramaturgie; un bel équilibre du caractère fait d'humilité et de docilité d'artisan à son travail. Valéry aurait passé, dit-on, vingt-cinq ans de sa vie à tenter de changer un seul mot de *Phèdre*, sans y parvenir. Toute retouche affecte ou le sens, ou l'armature syntaxique, ou la musique du vers. Racine : jamais une rocaille dans son élocution; son vers vit de rigueur dans la modulation. Il n'y a que Bach, en musique, qui soit aussi parfait. Nul artifice, que du véritable. La mécanique tragique... Tout l'acmé du drame repose sur une fausse nouvelle : Thésée est mort, Thésée revient... Non seulement noms, verbes et adjectifs sont à la seule place que chacun peut et doit occuper, mais ils adviennent, dans le drame, là où il faut que la courbe s'infléchisse. On dirait que c'est le rythme et la rime du vers qui précipitent, comme une mécanique implacable, les héros vers leur destin. Ils n'en arrivent en tout cas là que par le déboulement du langage. Barthes disait de *Phèdre* que c'était une tragédie née d'une sorte d'aporie du langage : dire ou ne pas dire... Chaque aveu provoque le suivant, et ainsi de suite jusqu'à la catastrophe finale. Avec

moins de six cents mots, tout est dit. Il y a un ton tout racinien, ou plutôt un murmure, qui en rend la diction si difficile et fragile. Tout repose en effet sur le phonème si français et tenu du *e*, sonore ou muet, qui, s'il est mal géré par la voix qui l'expose, fait s'effondrer tout l'édifice du vers en une plate prose.

- Je dirais que la portion d'histoire la plus heureuse de l'humanité a peut-être été la préhistoire — parce que précisément nous n'en savons rien...

- Ce que nous appelons *pouvoir* (qu'il soit politique, ou psychologique d'un être sur un autre, etc.) n'est que la perversion, l'usurpation de la puissance. Celle-ci est une force irradiante issue des mille conditionnements de la nature, elle va de soi, est bénéfique. Par nature, elle demande à être seule à exercer son charisme. Mais il advient, dans son développement historique, que cette puissance brille d'une telle autorité qu'elle se transforme en prestige; c'est alors qu'elle devient objet de convoitise. On se rue pour être en sa place. Exemple : nul doute que les premiers apôtres ont eu des successeurs de qualité, jusqu'au jour leur fonction fût devenue enviable par son prestige; alors des gens de toutes engances se sont rués vers la fonction,

s'y sont fixés par incrustation. Il en fut de même pour les députés de la première démocratie, à la longue remplacés par ceux que nous avons devant les yeux aujourd'hui. Ainsi, n'y a-t-il pas de mauvais évêques ou de mauvais députés, il n'y a que de mauvaises gens qui ont investi et usurpé la puissance toute charismatique des origines.

• *Mes Maîtres.* Le premier fut évidemment mon père. Il m'apprit peu de choses, mais m'inculqua le principal : le sens de la liberté. Il avait fait peu d'études (le secondaire — ce qui était beaucoup en ce temps-là), mais lisait assidument le *National Geographic Magazine* (ce qui dénote un certain sens de ce qu'il faut savoir — ce n'est pas l'inculte *Reader's Digest*) et avait le génie des mathématiques. Nous avons appris après sa mort, par un de ses patrons venu présenter ses condoléances à la famille, qu'il était souvent consulté par des groupes d'ingénieurs de haut niveau pour résoudre des problèmes de trigonométrie qu'ils étaient incapables de solutionner eux-mêmes; tout cela dans le plus grand secret, puisqu'il s'agissait de problèmes relatifs à la construction des avions — d'où le fait qu'il ne nous en ait jamais parlé. Un papa mathématicien, il n'en fallait pas plus, à l'âge où il le fallait, pour s'opposer à un père

(comme il sied aux adolescents d'après Freud) par le biais d'une certaine horreur que je conçus pour les chiffres. Ce n'est qu'après sa mort que je m'intéressai à ce domaine, où j'ai repris du poil de la bête avec un grand plaisir pour m'apercevoir que je n'y étais pas nul de naissance. Il m'apprit donc peu de choses, mais je lui appris beaucoup, car il était curieux de tout et suivait avec un évident plaisir mes études classiques (j'étais le premier de la famille à y être introduit) : latin, grec, histoire, et surtout mon initiation à la musique : il écoutait Mozart et Beethoven avec moi quand il rentrait du travail. C'est ainsi qu'il apprit le nom poétique des astres tel qu'on l'employait dans la poésie latine (Sélène = la lune, etc.). Autrement dit, il fut mon premier élève, et par cela je lui dois ma carrière de pédagogue, qui est bien le seul titre auquel je tiens. C'est en cela qu'il fut mon premier maître, en m'aidant à le devenir à mon tour. De l'école primaire je n'ai que de bons souvenirs : mes maîtres étaient des maîtresses... Mademoiselle Guay, Mademoiselle Dionne, dont je fus un peu le chouchou. Elles doivent avoir eu sur moi une influence obsédante que je ne m'explique pas, car j'ai toujours voulu les revoir quand je fus devenu collégien puis universitaire, remettant toujours cette visite à l'année suivante pour apprendre un beau jour

qu'elles avaient quitté ce monde, comme tout le monde. Puis ce fut le temps des hommes, le Frère Paul, des Frères des écoles chrétiennes, homme grand, solide et blond. Je sus plus tard qu'il avait comme beaucoup quitté sa communauté pour épouser une fille de ma famille lointaine et par alliance; j'ai dû alors lui avoir parlé une fois au téléphone, mais ne l'ai jamais revu. Nous avons déménagé de Saint-Henri à Ville-Émard où j'eus de braves laïcs, Monsieur Huot, Monsieur Julien, et, peu de temps, un homme qui du jour au lendemain ne se présenta plus à l'école : nous l'avions vu à la télé la veille et nous ne l'avons plus revu que là : c'était Edgar Fruitier, le désormais célèbre critique musical des médias... Inutile de préciser qu'il fut, même si brièvement, mon maître initiateur en cet art qui, lui, ne m'a plus jamais quitté. Il a été du jour au lendemain remplacé par un Monsieur Brossard qui, en entrant dans la classe m'apostropha et me prit en grippe, je ne sais pourquoi, pour le reste de l'année, qui fut courte... il mourut au cours de cette même année scolaire... Dans les placards de la classe, on retrouva force bouteilles de gin, qu'il allait de temps à autre téter pendant ses classes en nous vociférant que c'était ses médicaments... il ajouta même une fois que c'était pour mieux avoir à me supporter. Ce fut

ensuite le temps du grand collège des jésuites où j'eus l'impression, le premier jour, d'entrer dans un temple somptueux pour le reste de ma vie. Le Père Fernand Dorais, qui en était à son année dite de *régence* (pas encore prêtre, il avait 27 ans), et à qui je dois tout, nous initia à la littérature, grecque aussi bien que française, c'était tout un : Ésope, Homère, Claudel (qu'il lisait avec tant d'intelligence), les poètes (Rodenbach, Sully Prud'homme, Verhaeren, Baudelaire, Nelligan); il m'en est resté des rumeurs dans la conscience jusqu'à aujourd'hui. Lui aussi, j'ai voulu le revoir quand, après une carrière au collège de Sudbury, il prit sa retraite à Saint-Jérôme. Je lui envoyai un de mes livres, dont il me remercia, je lui parlai au téléphone... Et quand l'année dernière, je me déterminai enfin à l'aller voir, lors de mon séjour annuel au Québec, dans cette petite ville des Laurentides (où était mort mon père), j'appris qu'il était mort lui aussi depuis cinq ans. Quand je pense à la foule de mes maîtres, c'est d'abord à lui que je pense pour les résumer et les imaginer tous. À l'âge tendre où il fut mon maître, je pris tout de lui, qui formait et transformait si généreusement nos jeunes esprits; j'en gardai même les tics pour plus tard (telles ses colères et diatribes contre la paresse et le monde tel qu'il nous apparaissait... et ses explications fondantes

d'un beau vers). L'année suivante ce fut le Père Gingras, qui comme Monsieur Brossard jadis ne me prisait pas trop, mais il était du moins bon chrétien et ne le montrait qu'à peine. Il était fort mélomane, n'était même connu que pour ça. Ce fut ma grande année musicale; je lui arrachai même ce qu'il ne voulait pas me donner : Stravinski, Bach, Bartok — mais il n'aimait pas l'opéra qu'il considérait comme du théâtre faux. Des auditions à n'en plus finir, même le dimanche où nous revenions au collège pour l'entendre écouter. Je me souviens, de lui, d'un cours sur Virgile dont je tremble encore. Je n'ai jamais cherché à le revoir, mais il est mort quand même. Il aura toujours ma gratitude pour sa sensibilité musicale et sa probité intellectuelle. Puis, au collège encore, des maîtres qui ne m'ont jamais enseigné proprement dit, mais dont la seule personne rayonnait à m'en apprendre quelque chose, ne fut-ce que par l'aura de leur savoir : le Père Taché dans les sciences (je fus un temps du groupe des naturalistes), distrait légendaire ne pensant qu'aux choses de la science, j'ignore s'il pensait parfois à Dieu; le Père Brouillette, d'une classe supérieure, dont on entendait parler par les autres élèves et qui excellait d'une façon vibrante dans les lettres, puis cet ineffable Père Vignault qui vous saluait d'un *bonsoir* en plein

jour et vous abordait en langue grecque dans les corridors, même s'il ne vous connaissait pas, et même si vous ne compreniez pas le grec — un original de haute volée, comme on n'en trouve que chez les jésuites. Le Père Ernest Gagnon, discret et mystérieux, dont on ne parlait qu'à voix basse, peut-être parce qu'il ne professait pas au collège, mais à l'Université, auteur plus tard connu d'un livre retentissant, *L'Homme d'ici...* J'ai appris longtemps après que j'avais servi sa messe tous les matins pendant trois ans sans savoir qui il était. C'est ma femme qui fut son étudiante à l'université de Montréal dans des leçons magistrales sur Péguy dont elle se fit l'écho. Tous ces hommes étaient en quelque sorte des saints de la culture, dont nous étions loin d'être les martyrs. Je n'ai jamais pu, à cause de ce que je leur dois, me faire anticlérical comme la plupart de ceux de ma génération. Ni surtout antijésuite, sauf, bien sûr, avec le Pascal des *Provinciales*... Il y eut un laïc, professeur d'histoire, retour tout juste d'Europe, qui devint célèbre comme poète, et dont j'appris plus tard qu'il était en fait *médiéviste* : Jacques Brault. Je me souviens d'un cours de lui sur la chute de Byzance (1453) et ses conséquences sur ce que deviendra le monde à la suite de cette (heureuse?) catastrophe : la Renaissance et tout le monde actuel. Je peux dire que ces grandes heures-là

seront déterminantes lorsque je déciderai d'embrasser à mon tour la carrière de médiéviste. Une année dans un autre collège de pensionnaires, celui des Trinitaires de l'avenue des Pins. Ah, le Père François, rentré lui aussi tout juste de la grande Europe mythique. Il était historien de son ordre fondé au Moyen âge — où l'on voit se poursuivre mon intérêt pour cette période de l'histoire occidentale. Le Père (*Padre*, comme je l'appelais, car il parlait couramment l'espagnol) n'était pas seulement professeur d'histoire; il s'intéressait à tout, surtout à la musique et à la poésie. Je lui dois d'en avoir écrit à cette époque, publié un peu plus tard. Lui, je ne l'ai jamais perdu de vue, il est devenu un ami, il a célébré mon mariage, baptisé mes deux filles, fut présent à tous les événements de ma vie, jusqu'à sa mort, survenue au Guatemala où il était devenu missionnaire. C'est par lui que j'ai fait mes premiers pas dans le monde littéraire, par la rencontre de Rina Lasnier et de Gustave Lamarche et du poète Pierre Mathieu; par lui que je connus aussi des œuvres parmi les plus secrètes du répertoire, la *Kovantschina* de Moussorgski, le *Requiem* de Jean Gilles, *L'Enfant et les sortilèges* de Ravel, l'unique *Concerto* de Gershwin, les *Nocturnes* de Fauré, enfin des œuvres littéraires québécoises sans nombre, dont il connaissait des pages par

cœur (*Suite Marine* de Robert Choquette, les billets de Hertel, les poètes anciens de l'École dite de Québec). Je suis resté ami avec son frère, Raymond Deraspe, notaire à Québec et fameux érudit d'histoire lui aussi. Un autre laïc dans ce même collège : Jean-Pierre Laferrière, qui enseignait aussi à l'École normale; c'est peut-être à lui que je dois aujourd'hui d'écrire comme j'écris, c'est-à-dire un peu moins mal que s'il ne m'avait pas enseigné le français. Il était entiché de Molière avec qui il avait d'ailleurs une certaine ressemblance physique; plus tard son fils fut mon étudiant à Laval — juste retour des choses. À l'université (en l'occurrence McGill), ce fut moins drôle, parce que j'y étais le premier « canadien-français », comme on disait à l'époque — on ne savait comment me prendre, m'annonçant même que je ne pourrais pas réussir, vu mon origine. Une femme (enfin!) fut magistrale, Mademoiselle Reverchon, en traduction, qui se promenait toujours avec deux cabas au bout de ses vieux bras et dont Jean Éthier-Blais disait qu'elle y transportait les cadavres morcelés de ses amants. Et c'est un Anglo-canadien, Monsieur McGilliveray, médiéviste qui n'aimait plus le Moyen âge (étant passé au Siècle des Lumières), mais m'initia correctement à la philologie et aux textes anciens, Marie de France, les anonymes,

Rutebeuf; je fis sous sa direction mon mémoire de maîtrise. Heureusement que j'y eus de bons amis : Bianca Zagolin, Marc Blandford et César Ruben avec qui j'apprenais en nous désopilant. Mon mémoire, je le rédigeai dans la bibliothèque de l'Institut médiéval des dominicains, qui m'était voisin et où le Père Giguère et le Père Benoît Lacroix furent mes vrais maîtres. C'est ce dernier, finalement, qui me détermina à aller poursuivre mon doctorat au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale à Poitiers. Là furent les grands formateurs de mon savoir autant que de ma sensibilité : René Labande, épigraphiste, chartiste et historien, qui nous enjoignit de lire la Bible (sans quoi nous ne comprendrions rien au Moyen âge) et d'apprendre l'allemand (sans quoi nous ne saurions pas ce qui s'est écrit d'essentiel sur le sujet); il nous recevait volontiers et souvent à sa table domestique, nous les simples étudiants de partout, avec sa charmante femme. Pierre Bec qui nous initiait à la philologie de toutes les langues romanes et enseignait les troubadours avec une véritable sensibilité de poète. Jean Göry, qui nous arrivait de Hongrie et nous soumit comiquement Chrétien de Troyes à la psychanalyse qu'il venait de découvrir. Solange Corbin, musicologue, qui nous apprit plus que la musique du Moyen âge. Pierre Gallais qui par

la littérature courtoise nous faisait faire un grand détour dans toutes les littératures du monde. Dominique Sourdel, alors le plus éminent islamologue de France, qui ne levait pas les yeux de sur ses notes par timidité, mais nous apprenait tout avec une passion contenue et continue sur la poésie arabe du XII<sup>e</sup> siècle; c'est à cause de lui que je faillis devenir islamologue à mon tour, comme je le raconte ailleurs. Le plus ineffable de tous : Claude Régnier que je ne connus que comme examinateur de ma thèse; paysan bourguignon impénitent, il me prit d'abord pour un des siens parce que je roulais les *r...* comme chez lui. Quand je lui eus dit que j'étais de Montrrréal, il ne se fit pas attendre et vint me voir au Québec dans les mois qui suivirent. Il fut mon maître sous maints aspects et guida ma jeune carrière en m'enjoignant de tout vérifier avant d'écrire quoi que ce soit, sinon je ferais comme X (que je ne nommerai pas) et écrirais un livre de bêtises par an. Il fut grand ami (comme sont toujours les vrais maîtres) jusqu'à sa mort, un jour d'Épiphanie. J'ai ailleurs assez parlé de Paul Zumthor, dont il serait redondant de redire tout ce qu'il fut pour moi. Les amis qui furent aussi des manières de maîtres : tous ceux dont il m'est arrivé de parler ailleurs. J'ajoute ici dans l'ordre chronologique : Serge, qui lut et guida

mes premières compositions; il aurait pu lui-même devenir fort bon écrivain s'il ne m'avait laissé le soin de le devenir à sa place. Maximilien avec qui j'eus d'interminables heures de palabres sur les littératures du monde et qui me fut et m'est toujours si fraternel. André Major, dont j'ai parlé ailleurs, mais je crois bon de resigner ici, tant notre amitié est à l'épreuve du temps. Dunja, avec qui je baignais dans toutes les finesses de l'esthétique musicale et qui me fit lire *Docteur Faustus* de Thomas Mann; Croate devenue notre compatriote, je n'ai jamais manqué de la revoir quand d'aventure je viens au Québec, et elle a pris la peine de me venir voir trois fois au Siam; Yves-Jean qui avec la précédente formait notre joyeux trio de médiévistes à Poitiers; il m'apprit fort sur la sculpture romane qui était sa spécialité, et l'amitié dure encore... *Mes Maîtres* enfin : mes étudiants de l'université. Comme je les ai aimés! Ils sont restés jusqu'à ce jour comme une grande couronne d'amitié autour de moi, depuis la première génération (1968) jusqu'à la dernière de mon enseignement (1999). Je leur ai tout donné de ce dont j'étais capable dans la mesure de mes moyens, et ils me l'ont bien rendu. Leurs questions furent souvent pour moi des voies par laquelle je m'enfonçai plus encore dans le savoir et la sensibilité pour pouvoir répondre à leurs

attentes. Alain B., Lise H., Jacques M., Michel L., Jocelyne R., Danielle T. Jean C., Lise M., Louis B., Jozef K., Janusz P. (deux Polonais dont je fus tuteur plutôt qu'enseignant, dont le premier fut le maître du second, tous deux devenus parmi les plus éminents chercheurs en littérature québécoise), Guy (mon ultime doctorant et présent éditeur), Susan dont je fis soutenir la thèse tout récemment; et tous ceux dont la vie m'a séparé et que je revois parfois, toujours avec émotion, lors d'un colloque récent auquel je participai, sept des quinze intervenants étaient de mes anciens, tous devenus universitaires, du Manitoba jusqu'au Nouveau-Brunswick. Certains me donnent du « cher maître », mais ils ne savent que c'est eux qui m'ont formé pour autant que je les ai aimés. Qu'ils le sachent bien ici. J'ai souvent parlé ailleurs avec abondance, il me semble, de mes maîtres en écriture; aussi, ne les compté-je plus ici. Ils forment une cohorte à part, une escorte quasi intime : Ferron, Tétreau, Vadebonœur, pour ne signaler que ceux qu'il m'a été donné de connaître. Cela fait au total beaucoup de maîtres! On n'en demande d'ordinaire pas tant à la vie, mais la vie m'en a comblé. Merci, ma vie! *Une vie pleine de maîtres*. On peut imaginer comme j'ai fait mon miel de cet Extrême-Orient où je vis, où tout est fondé sur le Maître, le

respect du Maître, l'écoute du Maître, l'imitation du Maître... seulement, ici, c'est moi qui suis devenu un peu maître, à force d'âge... Mais mes maîtres, eux, sont tous restés à l'âge où je les ai connus. Heureux celui qui a eu tant et de tels maîtres!

- Connaissez-vous une seule aventure historique qui ne se soit achevée dans la cendre, ou dans le sang? La première puissance humaine connue, celle de Sumer, est ensevelie sous les sables d'une contrée de la terre autrefois si fertile. L'empire de Babylone qui lui a succédé est passé comme lui. L'Égypte ferme des Pharaons et des Grands Prêtres, celle de l'ineffable phare d'Alexandrie qui brilla sur le monde. La suprématie des mystérieux Mèdes et des ténébreux Perses. Celle de la Grèce d'Homère et de la Grèce d'Alexandre portée jusqu'en Inde. L'Inde spirituelle diverse et prolixe, évanescence. La Rome éternelle qui ne dura pas mille ans. La Chine des mille empereurs soufflée comme une pauvre bougie par la Chine de Mao sitôt éteinte. Le règne si doux d'Asoka. L'affable domination du Portugal, puis celle, terrible, de l'Espagne, emportant dans leurs ruines l'empire des Mayas et celui des Aztèques. L'immense chrétienté qui faillit tout engloutir et fut engloutie dans le même temps. Sous nos

yeux, ou presque : la brève hégémonie d'Albion sur laquelle le soleil jamais ne se couchait et qui a fini par se coucher comme une chienne fatiguée. La France rayonnante des libertés et des lumières qui n'éclairent plus rien. Le vaste Empire ottoman qui faisait trembler le monde il y a moins de cent ans. Le Troisième Reich en miettes. L'empire des Soviets, sans compter celui des Amériques qui s'étiole comme un mauvais parfum... Ce que l'homme aura seul réussi, ce sont ses songes... ses chimères de pierre parce que la pierre aura duré plus que lui; ses cauchemars et ses rêves balbutiés dans des langages que bientôt plus personne n'entendra; les lamentations de sa valeureuse musique qu'aucune oreille sous peu ne captera. Voilà l'homme! Dites-moi s'il a quelque mérite. Ou encore quelque avenir.

- La vibration de l'univers est le murmure de Dieu, de ce murmure advient le Verbe.

- La masse, c'est-à-dire, la foultitude réduite à sa plus simple expression, l'individu, lui-même réduit à sa fonction capitale : la consommation... Oh, il ne faut pas trop s'en plaindre, l'humanité ayant si peu eu l'occasion de consommer dans sa longue histoire de disettes et de famines. Mais enfin, il faudra bien désormais tenir compte de

sa nouvelle *qualité* quand il s'agira de définir *l'homme*. Du moins, ce qui en restera.

• Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais vu citer par un quelconque chercheur ce passage lumineux (et douloureux) de Marguerite Yourcenar sur notre pays : « *On sent que cette âpre terre, colonisée trop tard pour que ses forêts fussent comme en Europe le refuge des ermites ou des fées, n'a jamais été tendrement ni passionnément aimée. [...] Personne ne semble avoir eu envie de serrer la terre canadienne sur son cœur.* » C'est en réalité notre destin historique seul qui a pu nous rendre cette terre ingrate aimable. Autrement, il nous faut nous battre les flancs pour la chérir. Nous l'aimons pour *sa durée* (notre durée), non pour son espace. Quittant sa vieille Europe pour le Nouveau-Monde au moment où sonnaient à nouveau les trompettes de la guerre, Marguerite Yourcenar était d'abord descendue chez nous quelque temps, où elle put ruminer ce qu'elle écrira plus tard en visitant l'Ouest canadien (et paru dans *Le tour de la prison*). Sans doute est-ce pour cela qu'elle n'y est pas restée. À quelques lieues plus au sud, elle retrouvait sans doute le même paysage désobligeant et désolant, mais elle fit d'une île miraculeuse (celle *des Monts Déserts* dans le Maine) son propre refuge à la fois contre le monde tel qu'il était devenu sur

son continent d'origine et contre l'aspérité d'une terre assez neuve pour être sans rêve. Ce n'est pas sans raison si le découvreur Cartier, à la première vue de ce sol, l'avait appelée *Terre de Caïn*. Les grands pays de l'histoire sont des pays-femmes (la France, l'Italie, la Russie, etc.); seuls Israël et Haïti n'ont pas de genre marqué. C'est mal commencer l'histoire que de porter un nom au masculin (Canada ou Québec, peu importe).

- L'hospitalité, autrefois, dès que nous arrivaient des hôtes, consistait d'abord à leur demander s'ils voulaient aller aux toilettes ou se rafraîchir à la salle d'eau; elle se réduit aujourd'hui à leur demander : *voulez-vous lever votre courrier internet?*

- L'Italie : nul coin de la terre n'a mieux su harmoniser son occupation de l'espace et du sol avec la couleur de son ciel. Cela fait comme un chant ininterrompu des Alpes à la Sicile. Un chant aux rythmes amples, fait de silence sur tout ce qui n'est pas *beauté*.

- Du temps de mon enfance, une chemise pour homme ne pouvait être que blanche. On a peine à imaginer aujourd'hui que la chemise de couleur n'avait aucun cours. Puis un jour (et

du jour au lendemain, je devais avoir 14 ou 15 ans) est apparue la chemise de couleur, mais pas n'importe laquelle d'abord : la chemise rose ! Il a fallu alors attendre quelques années pour que les autres couleurs fussent à la mode. Aujourd'hui, une chemise blanche détonne dans le paysage vestimentaire. C'est comme le chapeau devant la fameuse casquette de baseball — que l'on porte indifféremment visière devant, visière derrière.

- Un *khu man tong* est, en Siam, un petit monument funéraire d'enfant. Il représente un enfant (selon le cas, du bébé à douze ans, qui est l'âge de la fin de l'enfance dans la tradition thaïe), accompagné le plus souvent d'un sac censé contenir des pièces d'or. Il est présumé porter chance, surtout en matière de commerce, et l'on en voit sur maints étals de marchands le long des rues. Tous lèvent la main comme en appel pour héler les clients. Il se trouve que j'en ai trois (un bambin accroupi et deux gamins en station debout), un peu par hasard, car je les avais achetés pour un ami vietnamien des É.-U. qui les collectionnait et qui, finalement, ne les a pas pris. J'en ai placé deux dans la chambre d'ami et un dans la mienne. Or, il s'est trouvé un jour que j'ai dû me trouver une nouvelle femme de ménage. À son arrivée pour son premier jour

de corvée, Ep se retrouva devant mes *khū man tong* et eut soudainement un haut cri. Pourquoi donc ? Mes petits monuments funéraires étaient le plus simplement du monde posés tout nuement sur des meubles. Et de m'expliquer qu'il fallait obligatoirement leur rendre un culte, et elle se précipita dans le soi pour acheter à ses frais fleurs, encens et bouteilles de pop soda à la fraise qu'elle revint placer devant les statuette en m'expliquant qu'il n'était pas convenable de laisser ces petits êtres sans soins, que cela portait malchance et qu'elle refuserait de travailler dans une maison où on ne les entretenait pas selon les règles du culte. La fois suivante, elle leur apporta des jouets, petits robots japonais et autres pacotilles et honora ainsi, à chacune de ses visites hebdomadaires, ces petites âmes de plâtre. Cette gentille maman-frotte-frotte superstitieuse n'avait peut-être pas vingt ans.

- Il est deux génies français qu'on est presque dans l'impossibilité de faire entendre à ceux qui ne sont pas de cette culture par toutes leurs fibres : Bossuet et Simone Weil. Intraduisibles et inexplicables.

- L'esprit est comme un diamant à quatre facettes : la mémoire (tournée vers le passé), l'imagination (orientée à prospecter le virtuel),

l'intellect (destiné à la compréhension du monde), la conscience (toute dévorée par la captation du présent).

- *Dans les bras de Morphée.* Qui n'a pas un jour ou l'autre utilisé cette expression pour désigner le sommeil? Or, l'expression est belle, certes, mais elle est fautive. Morphée n'est pas le dieu du sommeil — c'est son père, Hypnos, qui l'est. Morphée se contente de saupoudrer les dormeurs de pétales de pavots pour les induire aux rêves. S'il a laissé son nom à la *morphine*, c'est en raison du pavot qu'il manie et non du sommeil qui s'ensuit. Notre répertoire de clichés est ainsi plein de ces déficiences drainées par une longue histoire aléatoire de la langue dont on ne saurait identifier le chaînon précis où le sens réel a pu déraiser.

- *Tremblement de mer...* Il y aura eu quinze ans la veille de ce Noël 2004 que je descendais à l'Île de Phuket pour la première fois... J'arrivais de Bangkok où je me trouvais depuis à peine un mois; des amis québécois, installés dans le petit village de Kamala, par périodes de deux ou trois mois, depuis des années, m'avaient invité à venir y passer les fêtes de fin d'année. Ils logeaient dans l'une des trois maisons d'une famille thaïlandaise, qui tenait aussi un

restaurant où réveillonner à Noël et au Premier de l'an. De ces amis je suis sans nouvelles depuis lors... mais la famille thaïlandaise est devenue pour ainsi dire ma famille en Thaïlande, les trois sœurs (comme dans Tchekhov!) m'ayant adopté dès ce premier séjour comme *frère aîné*... Depuis, en souvenir de ce singulier séjour, je viens tous les ans à Noël fêter avec eux, comme pour célébrer cet événement ancien et fabuleux; j'y viens aussi deux ou trois autres fois dans l'année, le plus souvent quand j'ai des visiteurs à qui faire connaître ces lieux et ces êtres. Exceptionnellement cette année 2004, je ne suis pas venu à Noël, ayant dû un mois plus tôt passer une semaine à Kamala avec une amie venue de Bulgarie. On peut dire qu'elle m'a sauvé la vie! Comme il fallait que je vienne en ce début 2005 offrir mes vœux, j'avais en poche pour le 3 janvier, un billet d'avion pour venir passer les premiers jours de l'année en famille. J'y fus à temps... pour les funérailles de « Maman » — seule victime de la famille, victime de son héroïsme, emportée par le raz-de-marée alors qu'elle croyait que sa petite-fille se trouvait sur la plage alors qu'elle était déjà en sécurité. Tous les amis se souviendront d'elle comme d'une petite femme fort vive et bavarde, qui se faisait un plaisir d'entretenir longuement mes hôtes en thaï, même si elle savait bien

qu'ils n'en connaissaient pas un mot... J'ai même une photo de l'un d'eux assis par terre dans la cuisine avec elle, qui lui montrait à faire des *popia* (rouleaux de printemps thaïs)... De l'annonce du séisme jusqu'au jeudi 29, je fus sans nouvelles d'eux tous, ne pouvant les joindre sur des téléphones qui n'existaient plus... Jeudi matin, je m'accommodai à l'idée qu'ils avaient tous péri. La veille, sans trop d'espoir, j'avais alerté une amie thaïlandaise dont la sœur habite à côté de Kamala sur des hauteurs qui avaient mis le village à l'abri des flots dévastateurs; la sœur fut donc parmi les ruines de Kamala pour apprendre que la famille Ubonrat s'était réfugiée dans un temple au centre de l'île (celui de Kamala, donnant sur la plage a été emporté par les flots avec ses quatre moines). Elle put ensuite se rendre dans ce temple, y retrouver Daeng, l'aînée de mes trois « sœurs », et l'informer que je me morfondais d'inquiétude à Bangkok... Daeng n'avait plus ni téléphone, ni numéro où me rejoindre... Le temple mit à la disposition des sinistrés des appareils mobiles, et Daeng put appeler un parent de Bangkok pour lui demander de venir me porter à la maison le plus tôt possible le numéro du téléphone où l'appeler. Ce fut alors que j'appris que « Maman » avait péri; elle était disparue sous la deuxième des trois vagues, et l'on avait

retrouvé son corps le soir à deux kilomètres derrière Kamala. Je maintenaï mon arrivée pour le 3. Les retrouvailles, vous pensez bien, furent émouvantes et pathétiques... mais on a trouvé moyen de me recevoir avec le sourire... au milieu de tant de ruines, de tant de cercueils, dont celui de « Maman »... Décidément, ce Peuple du Sourire est incorrigible... Ils ont tout perdu : restaurant, hôtel, trois maisons, six motos, quatre voitures, deux jeeps... et ils parlent déjà de rouvrir une nouvelle affaire le mois prochain ! Si le miracle de la survie de tous (sauf une !) s'était produit, c'est que Daeng avait aperçu la mer se retirer sur plusieurs kilomètres, comme elle avait senti deux heures plus tôt la terre trembler, elle en a été alertée et a fait monter le plus de monde possible à l'étage du petit hôtel. C'est miracle encore que le petit édifice soit resté debout, car partout ailleurs, les murs de béton ont été emportés ou tordus... Kamala est un tout petit village longeant la mer sur un peu plus d'un kilomètre; longtemps protégé du tourisme par deux montagnes qui le bordent au sud et au nord (l'isolant de Patong — le Pattaya de Phuket); protégé surtout par un cimetière musulman du 18<sup>e</sup> siècle qui se trouve en bordure de mer; Kamala n'était jusqu'à tout récemment connu que de quelques privilégiés. Je me souviens encore du temps où

la présence, sur la plage déserte, de deux ou trois *étrangers* était considérée comme une véritable invasion. La situation avait changé quand les administrateurs de la partie musulmane du village avaient cédé aux charmes (et aux €) des nombreux Scandinaves qui venaient de plus en plus nombreux en famille sur cette plage paradisiaque — tout en tenant le cimetière hors de profanation. Il y eut ce matin-là dans Kamala, quarante-deux Thaïlandais de morts, que je fréquentais à peu près tous depuis le temps que j'y venais (dont une « Maman-Massage » de plage que je connaissais depuis quinze ans), sans compter la centaine de Scandinaves qui se trouvaient déjà à cette heure-là sur la plage. Il était aussi dans mes habitudes de m'y étendre très tôt... Si j'avais été à Kamala ce Noël-là...

• De plus en plus convaincu que l'informatique, du moins pour ses utilisateurs, relève d'un état qui ressemble fort à la « pensée magique ». Petite cause, grand effet — il suffit d'une touche pour faire apparaître « magiquement », comme le magicien, sans lien logique, fait surgir un lapin de son chapeau. Le réseau complexe qui sous-tend toute cette opération est caché, occulté. Par cette occultation, l'utilisateur est ramené à une phase très primitive de l'esprit. Jusqu'où ira cette

régression de l'esprit dans nos temps? On croit tout avoir au bout des doigts sur un clavier et l'on revient à l'époque de la caverne.

- La pensée la moins digne de Paul Valéry, cette intelligence auprès de laquelle chacun se sent toujours un peu *minus*, est assurément celle où il reproche à Pascal, au lieu de continuer à faire de hautes mathématiques où excellait son génie, d'avoir « perdu son temps à coudre des petits papiers dans ses poches » (allusion au fameux mémorial de sa conversion du 23 novembre 1654 que Pascal avait caché dans la doublure de son vêtement).

- L'homme a toujours été prisonnier de quelque chose : d'abord de la nature devant laquelle il se retrouvait nu et impuissant; puis de l'homme lui-même lorsque, créant la société qui le crée à son tour, il a fait de la plupart des êtres des esclaves au service de quelques-uns, ceux-ci, esclaves de leurs dieux ou de leurs loisirs; dans sa phase « évoluée », il est esclave du travail et du capital, quand les détenteurs de celui-ci sont eux-mêmes prisonniers de leur système infernal, incurable et incongru. Et on recommence à zéro...

• L'esprit humain est normalement et vicieusement « gazetier », toujours friand de pouvoir annoncer un « scoop » quel qu'il soit : cela occupe une grande part de nos conversations et transforme souvent médisances en calomnies : quand on n'a rien à annoncer, on invente. Le journalisme a donc toujours été latent dans l'esprit de l'homme. Cette maladie de vouloir annoncer une nouvelle nous fait dire la plupart de nos bêtises. À quand la « bonne nouvelle » ?

• À une question qu'on me fit un jour sur le livre du 20<sup>e</sup> siècle que j'aurais aimé écrire, je répondis sans hésiter : *Les Sept piliers de la sagesse* de Thomas Edward Lawrence, monument de sable et de sang où l'auteur s'immole tout entier. Ce livre sans pareil est pourtant aux antipodes de ce que je crois et crois être, Chronique guerrière de première main sur la révolte arabe contre l'Empire ottoman pendant la Première Guerre mondiale, il heurte mon sentiment pacifiste et antimilitaire; panégyrique des vices et vertus de l'islam, il ne parvient pas à chatouiller mon indifférence foncière pour ce culte, qui fut en son temps une belle et solide civilisation, il faut bien en convenir. Ceci dit une fois pour toutes, il convient de dire ce qui est : cette œuvre est incomparable

et n'a de répondant dans aucun temps, dans aucune tradition littéraire. Lawrence ne fut pas seulement l'astucieux artisan des hauts faits qu'il narre superbement, d'oasis en trahisons, de mirages en défaites, de caravansérailles en prisons, il en est surtout l'artiste discret, se penchant sur lui-même tout juste ce qu'il faut pour s'insuffler un peu d'existence. Sa fresque du morne monde des déserts, qui pourrait être lassante, devient sous son art un écrin de mille bijoux; elle est le fruit d'une telle authenticité qu'elle induit autre chose : la condition de toute vie — comme fait, de soi, tout art consommé. Ses personnages, marionnettes de l'histoire qu'il saisit d'une hauteur vertigineuse, vivent sous sa plume-scalpel comme s'ils vivaient dans la vie. C'est l'idée même d'aventure, comme virtualité de l'humaine condition, qui devient ici *art*. à l'œuvre dans le style, dans la composition de l'ensemble comme dans l'agencement des événements. Moins par métaphysique de l'action que par poésie de l'*enthousiasme*, dans le sens grec du terme. L'on me reposerait la question que je répondrais de même.

- Paradoxe de l'informatique : nous n'aurons jamais accumulé autant de savoirs sur les sujets les plus divers... mais jamais le support n'en aura non plus été aussi fragile. Moins

résistant que le papier, qui l'était moins que le parchemin. À la merci d'une panne, d'un virus, d'un bug. Que seront dans dix ans nos supports informatiques actuels? Il faudra revenir aux livres pour reconstituer leurs contenus.

- X, nous faisant visiter sa nouvelle maison, attire notre attention, à la tête de son lit, sur un grattoir en bois en forme de main; il nous dit alors : *Cet instrument m'a sauvé d'un grand péril : je n'ai plus besoin de me marier pour me faire gratter le dos.* Effectivement, marié, X l'a été au moins trois fois.

- Dans l'avion, j'observe les sept voisins qui se trouvent dans mon champ visuel : chacun a sur le devant de son siège un petit écran personnel; chacun peut y appeler le programme de son choix (films, concerts tous genres, jeux, niaiseries diverses); je constate qu'aucun des sept ne regarde le même programme! C'est un progrès, je reconnais, mais un progrès dans la confirmation du moi et de ses états. Et on se plaint ensuite que l'homme moderne vit au milieu d'une terrible solitude. La société est infiniment fragmentée, on le sait, mais ce que l'on sait moins c'est qu'il devient de plus en plus impossible de recomposer la figure du puzzle dans son entier avec cette fragmentation

irréversible. Je ne me plains pas à mon tour, je rends compte. Le reste est prévisible. Ou bien imprévisible — ce qui revient au même.

- À Pang-Na, où se trouve l'une des plus somptueuses baies du monde, surpassée seulement, dit-on, par celle d'Ha-Long (Viêt Nam),<sup>1</sup> il y a de ces monticules et pitons de granit aux contours vaporeux, crénelés comme des dentelles, si étranges et mobiles qu'ils les font ressembler à des nuages de pierre tombés du ciel. Leurs pentes et falaises, du moins là où ne se montre pas à vif la calvitie rocheuse, sont le plus souvent recouvertes d'un glacis de végétation qu'on dirait étendu là à la spatule par quelque pâtissier céleste; quand le soleil joue de ses dards de feu sur ces gâteaux de fête, c'est le plus grandiose alléluia de la nature.

- Regarder passer le temps qui passe, fixer vigoureusement la trotteuse d'une montre qui laisse tomber goutte à goutte, irréversiblement, les secondes dans l'océan de l'éternité, contempler ce *présent absolu* qui est à lui seul tout l'infini, Simone Weil disait que ce n'était pas du temps perdu.

---

1 En fait, ces deux baies sont si ressemblantes que Pang-Na a pu servir de décor pour la Baie d'Ha-Long dans le film *Indochine*.

- La langue française n'est jamais aussi musicale que lorsqu'elle est monotone, mélodée stricte et lumineuse.

- L'authenticité en art est affaire de maîtrise de la matière qui en est le réceptacle. Quelle que soit la force ou la sincérité d'un sentiment, ou d'une idée, ou d'une vision, ce sentiment, ou cette idée, ou cette vision n'apparaîtront jamais *vrais* que moyennant certaines conditions d'art et dans la mesure où ils seront *rendus* par la justesse d'une forme unique, nécessaire et sans concession.

- *Réflexions sur la notion de diversité culturelle* (communication au congrès annuel de l'Association thaïlandaise des professeurs de français). Lorsqu'il nous fut annoncé, le thème du congrès m'a brusquement fait me ressouvenir qu'il y a presque vingt ans, à Pécs en Hongrie, j'avais commis une communication sur le thème d'un séminaire qui s'y tenait et qui portait sur l'identité. Ladite communication affichait le titre, aujourd'hui devenu significatif, de « réflexions sur la notion d'identité ». Ce souvenir me posait déjà une singulière énigme : comment en était-on venu, en l'espace de ces quelques années, à effectuer une modulation à partir de la notion d'*identité* jusqu'à celle de

*diversité*. Et voilà pourquoi aux « réflexions sur la notion d'identité », je vous sou mets une sorte de suite sous le titre de « réflexions sur la notion de diversité » que j'ai cru bon de donner à mon intervention comme en écho des préoccupations de jadis. Nous réfléchirons un peu comme on dit que les miroirs réfléchissent, renvoyant sans cesse une image à son modèle, qui à son tour se reconnaît en elle. Notre modèle ne sera constitué que de faits que nous jugeons incontestables en l'occurrence et qui seront présentés selon leur perspective historique. C'est-à-dire qu'avant d'interroger la diversité, nous devons d'abord préciser ce que recouvrait le concept d'identité auquel, par hypothèse de travail, il semble venir faire suite. Et il n'est rien comme de faire l'histoire des mots pour bien connaître et comprendre les réalités qu'ils recèlent. Pour ce faire nous devons donc partir de très loin. Le mot *identité* est donc premièrement apparu vers la fin du Moyen âge alors que se formait une grande partie du vocabulaire abstrait du français, dans les sphères somme toute assez savantes de la mathématique, de la logique et de la philosophie; il servit à saisir des ressemblances entre deux objets; ainsi parlait-on de l'identité (ressemblance) entre deux termes, deux catégories ou deux abstractions. On dit alors qu'il y a (ou qu'il n'y a pas) identité, que les

choses sont (ou ne sont pas) identiques. Le mot et ses dérivés (et cette origine étymologique est importante pour notre propos) avaient été formés sur le mot latin *idem*, qui voulait dire *le même*. Identité = retour, la duplication du même. Le mot n'a dès lors circulé que dans l'acception savante que je viens de vous décrire. Du moins jusqu'au début du 19<sup>e</sup> siècle, alors que son sens va se mettre à changer pour désigner ce que nous appelons maintenant *l'identité civile* : le Code Napoléon fait obligation à toute personne de pouvoir s'identifier, c'est-à-dire de décliner ses nom, prénom, domicile et statut. Présenter son identité, c'est être en mesure de prouver que la personne est toujours la même sous ses nom, prénom, domicile et statut — avec obligation légale de prévenir l'autorité civile lorsque d'aventure on en change. C'est sous cette acception que le mot nous est principalement connu jusqu'à ce qu'il prenne en charge, vers le milieu du 20<sup>e</sup> siècle l'acception cette fois non plus individuelle, mais collective de l'identité des groupes : identité nationale, sociale, culturelle, religieuse, linguistique — au moment où surgissent justement des problématiques nouvelles touchant les collectivités à la faveur, souvent, des indépendances et de la liquidation des empires coloniaux. Le terme d'identité était alors d'un

usage si fréquent et si nouveau que le grand anthropologue Claude Lévi-Strauss a cru bon de convoquer en 1974 un séminaire international et interdisciplinaire pour interroger sa signification. Il en est résulté la publication d'actes d'où il ressort essentiellement que son emploi est le symptôme d'un *état de crise*, dont Claude Lévi-Strauss tire la conclusion suivante : « *La vérité est que, réduite à ses aspects subjectifs, une crise d'identité n'offre pas d'intérêt intrinsèque. Mieux vaudrait regarder en face les conditions objectives dont elle est le symptôme et qu'elle reflète.* » (*L'identité*, PUF, 1977, p.10). *Crise d'identité*, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Que l'identité, c'est-à-dire le retour du même, fait problème. La collectivité en crise pose la question au pluriel : *Qui sommes-nous? Sommes-nous les mêmes?* Ou affirme, souvent contre la réalité des faits : *Nous voulons être les mêmes!* Cette question n'est possible que si l'autre pôle de l'identité se révèle : l'altérité... L'altérité, dirait-on, est la condition obligée de l'identité. S'il n'y a pas présence de l'autre, l'identité ne fait pas problème, la question ne se pose même pas, et le mot d'identité s'avère dès lors vide de sens... Imaginons une société (il en existe encore en Amazonie, paraît-il) qui n'est jamais entrée en contact avec d'autres sociétés : son identité (le retour, sans cesse le même, de

son même) serait certes visible pour un observateur qui serait lui-même invisible — mais la vision de sa propre identité, pour cette société, ne serait rien d'autre que son existence propre. C'est ce que l'on pourrait appeler *l'identité insulaire*. Il n'y aurait d'autres crises que celles que pourrait susciter l'évolution interne de cette société... mais le mot d'identité pour désigner ces crises n'aurait alors aucun sens. Supposons maintenant que cette société vienne à entrer en contact avec une autre société : elle sera, de par sa nature anthropologique même, portée ou à imiter cet autre, ou à le rejeter : elle y sera ou hostile ou mimétique... Aucun contact avec l'autre n'est tout à fait innocent : il se passe toujours quelque chose, dans quelque sens que ce soit. Cette société sera modifiée (aussi peu que ce soit) en raison de la présence de l'autre. Si ces contacts (hostiles ou amicaux) se prolongent, elle ne concevra plus sa propre existence que par référence à l'autre. L'autre, intrus, fera partie pour ainsi dire de son identité. C'est le fait, en réalité de toutes les sociétés connues. L'identité surgit alors d'une rencontre, qui peut aller jusqu'à la crise. Il reste que l'altérité est le corollaire obligé de l'identité. On ne s'identifie jamais pour soi-même, mais, en un certain sens, par la provocation que constitue la présence de

l'autre. De même que l'individu ne songe jamais à se demander qui il est jusqu'à ce qu'un policier lui réclame ce que Léo Ferré chantait : *Poète, vos papiers!* La présence de l'autre peut aller jusqu'à la négation d'identité : et c'est alors le conflit. Mais c'est parfois pour moins que l'identité devient *crise*. Crise veut dire choix : la crise met en obligation de choisir. Des sociétés insulaires ou quasi insulaires, il en existait des pléthores jusqu'à une date récente de l'histoire du monde. À vrai dire presque toutes les sociétés vivaient en quelque sorte de façon insulaire, ne connaissant l'autre que celui, souvent menaçant, de leurs frontières immédiates. Le changement d'échelle des contacts entre sociétés, d'abord depuis la Renaissance par la navigation et le commerce, ensuite depuis la dernière guerre mondiale par les bouleversements considérables que cette guerre a provoqués dans l'ordre du monde par les moyens de communication qui sont devenus les nôtres, (ce changement d'échelle, dis-je) rend désormais, pour chaque communauté, si permanente et inévitable la virtualité des contacts que toutes se retrouvent à vrai dire à perpétuité en présence des autres. C'est là un fait de réalité que nous en soyons partisans ou adversaires. Nous avons besoin de reconnaître cet arrière-fond de la scène pour contempler et comprendre maintenant ce qui

va se passer. Le détour est long pour parvenir à notre diversité, mais ce détour est nécessaire comme vous le comprendrez. Dans le cas extrême du conflit, les causes pouvaient être de nature particulièrement multiple : contentieux de frontières, concurrence commerciale, haine raciale séculaire; elles sont de plus en plus de nature culturelle ou linguistique pour anticiper sur notre propos. 2004 marque pour nous le moment d'une première modulation : la revue *Le français dans le monde* consacrait, dans son numéro de mai-juin, un dossier spécial à la diversité du français; et la Fédération internationale des professeurs de français tenait, cette même année, son congrès à Atlanta sous la bannière de cette diversité. Que se passait-il donc? Il est temps de scruter sous les mots ce qui se passe dans les intentions (même inconscientes), autrement dit de débusquer l'idéologie... Ce n'est pas un hasard si dans ce même numéro du *Français dans le monde*, on affiche ouvertement pour la première fois peut-être en matière de francophonie la faiblesse numérique de la présence des francophones dans le monde en donnant les statistiques suivantes (dans un ordre de grandeur numérique que je rétablis) :

1 milliard 100 millions de sinophones (dont 885 millions langue maternelle);

1 milliard d'anglophones. (dont 331 millions langue maternelle);

500 millions pour l'hindi-urdu;

450 d'hispanophones (dont 332 millions langue maternelle, soit plus encore que l'anglais langue maternelle);

pour le français : 182 millions, langue maternelle et langue seconde confondues.

Il n'était pas rare, dans les heureux temps qui ont précédé, d'entendre, dans le discours triomphant de la francophonie : *après tout, nous sommes 182 millions!* Ici, pour la première fois, la francophonie avouait sa faiblesse en se comparant à des masses linguistiques pour le moins astronomiques. Et comme pour parer à cette faiblesse, le discours, désormais, mise sur la diversité. Le dossier spécial nous fait l'offrande, pour illustrer cette diversité interne du français, de petits lexiques régionaux : trois mots du français de Belgique, quatre mots du français de Louisiane, deux mots du français d'Afrique (pour toute l'Afrique!), deux mots exotiques des îles et départements d'outre-mer. On semble avouer sans le dire : *nous n'avons plus la puissance, mais voyez comme nous nous amusons ferme!* De la même racine que diversité, en effet, viennent aussi les mots *diversion* et *divertissement*... Est-il besoin d'un commentaire? Le titre du dossier du *Français dans le monde* le di-

sait déjà : « le français : le défi de la diversité »... Nous sommes dans le vocabulaire de la lutte, sinon de la guerre... En réalité, les composantes de la francophonie avaient toutes à faire face à des problèmes d'identité dans leurs lieux respectifs : les Wallons à cause des Flamands, les Suisses romands à cause des Suisses alémaniques, les Québécois à cause des Anglo-Saxons, les Africains à cause des suites de la décolonisation, etc. C'est comme si la diversité devait leur servir de baume à tartiner leurs blessures historiques. Le français, qui avait toujours été, tout au long de sa longue histoire, une langue unificatrice, sinon unitaire, acceptait désormais de jouer un jeu nouveau, pourvu que sa suprématie fût sauvée à l'intérieur du cercle, à défaut de l'être dorénavant sur une plus grande surface. Si donc l'identité est le retour du même dans son indéfectible ressemblance, la diversité, c'est la multiplication de la différence, car la diversité n'apparaît que dans et à travers cette différence, comme l'identité ne se révélait que par le relais de la présence de l'autre. Quel intérêt avait-on à se disperser dans la diversité? Et nous en venons au plus près de l'objet de notre colloque. *Le français médiateur de la diversité*. Il ne s'agit donc plus de la diversité interne du français, comme dans l'étape précédente où se trouvaient mises en valeur les différentes réalisations du

français à travers le monde. Il ne peut être question cette fois que du français comme intermédiaire entre des identités diversifiées. Le français ne saurait être lui-même le créateur de cette diversité, laquelle n'existe que par des entités relevant elles-mêmes de l'altérité. Dans ce cas, veut-on dire que le français peut servir à faire se rencontrer ces diverses identités? Le linguiste Bernard Cerquiglini y décelait déjà en 2004 un paradoxe apparent quand il s'agissait de « vouloir défendre la diversité des langues à partir d'une langue dont l'image se prête mal à ce type d'engagement. » (*Fdlm*, p.44) La langue française, en effet, a toujours misé sur son universalité; souvenons-nous seulement du célèbre *Discours sur l'universalité de la langue française* de Rivarol en 1783... Ce dont on se souvient peut-être moins c'est que ce discours fut le fruit d'un concours organisé par l'Académie de Berlin qui en avait proposé le sujet. C'est que le contenu et du sujet du concours et du discours de Rivarol se trouvait déjà latent dans les esprits partout en Europe, presque à la veille de la Révolution française. C'était un apogée préparé dès longtemps. Depuis le 13<sup>e</sup> siècle, en effet, le français pouvait se prévaloir d'une certaine précellence parmi les langues de l'Europe. Comment donc une telle langue investie d'une telle mission pourrait-elle se donner pour projet de

défendre les patrimoines qui s'expriment en d'autres langues? Il y a là un paradoxe que nous ne pouvons comprendre que si nous revenons à ce que nous avons vu se révéler dans l'étape précédente : la perte de la puissance hégémonique a conduit la France autrefois si glorieuse à n'être plus qu'une puissance seconde. Jamais avant la dernière guerre mondiale on n'aurait eu idée de demander à la France d'opérer le sauvetage des petites cultures aux abois, en plein désarroi, inquiètes non seulement de leur avenir, mais de leur simple existence. L'émergence récente d'un besoin tel que celui, généralisé, qui consiste à vouloir affirmer son identité culturelle, serait-elle, par sa généralisation même, le signe d'un déclin de toutes les cultures? Ce qui paraît en sursis (ou en péril) aujourd'hui, osons l'avouer, ce ne sont peut-être pas les identités culturelles distinctes et diverses, mais l'idée même de culture. Deux ans avant le colloque de Hongrie, soit en 1987, j'avais été appelé à présenter une communication en Irlande sur l'enseignement des littératures dites minoritaires. Or, il se trouve, en me relisant, que j'avais déjà moi-même opéré la modulation entre identité et diversité (et je me cite) : « *L'enseignement des littératures minoritaires devrait se proposer d'assurer la très salutaire diversité des cultures, puisque c'est cette diversité même, et universellement, qui est en*

*péril devant la constitution des empires nouveaux que sont les séries télévisées et le savoir informatique.* » Il y aura presque un siècle, Gabriel Hannotaux (qui avait reçu le roi Rama V à Paris lors de son premier voyage en Europe), écrivait déjà (et ce n'est pas de la science-fiction) : « *La route est préparée vers l'unification intellectuelle et morale du monde : aujourd'hui tous les habitants de la planète s'habillent de même, lisent les mêmes nouvelles, s'amuse aux mêmes films, reçoivent et acceptent les mêmes modules de la pensée.* » (Pour l'empire colonial français, 1933, p. 9) Est-ce bien là ce que l'on pourrait appeler le souci de la diversité? Voilà pourquoi le philosophe Guy Hocquenghem, abordant jadis par le biais notre sujet, écrivait : « *Il ne faut pas rechercher l'identité, il faut chercher l'introuvable.* » Et là est l'urgence de faire appel à la France et à ce qu'elle véhicule par sa langue. La France n'a certes plus les moyens d'une politique linguistique conquérante, mais elle a d'autres ressources, celles de son histoire, celles de sa tradition et celles surtout de son incommensurable littérature. Vous vous attendez sûrement à ce que je vous dise de quoi est fait cet introuvable... Je ne le savais pas moi-même... Mais le hasard a voulu qu'au moment même où s'étaient devant moi ces énigmes à résoudre, à l'instant où se révélait l'état de crise dont ces énigmes étaient les signes

évidents, un vieux livre me tombât entre les mains. D'un vieil auteur bien peu fréquenté aujourd'hui, mais qui fut au temps de ma jeunesse comme un maître. Il s'agit de Jean Guéhenno (1890-1978). D'origine plus que modeste, il finit à l'Académie française (1962) après avoir été inspecteur général à l'Éducation nationale. Il a toute sa vie été le champion de la culture, qu'il concevait comme le salut du principe d'humanité dans l'homme, surtout chez les plus pauvres, où il avait été lui-même. Au lendemain de la guerre, il fut commis à une mission qui consistait à visiter les pays de l'Amérique latine pour sonder les sentiments de ce continent où la France connaissait une influence intellectuelle et politique considérable. Guéhenno allait surtout constater combien la France y était restée vivante dans les esprits, malgré les grands malheurs qu'elle venait de connaître par la défaite, l'occupation et la résistance. C'est ce qu'il raconte dans le premier chapitre de ce livre intitulé *Aventures de l'esprit* qu'un heureux sort a donc remis à temps entre mes mains. L'auteur y fait d'abord le constat que les malheurs, alors récents, de la France avaient partout été éprouvés dans les esprits comme des malheurs advenus à eux-mêmes : la France éclipsée pendant quatre ans avait jeté une ombre sur tous... Et il évoque cette anec-

dote d'un concours de dessins qui fut institué dans toutes les républiques de l'Amérique du Sud ayant pour thème la libération de Paris en 1945. Et il écrit : « *J'ai pu voir à Rio l'exposition de milliers de dessins des petits Brésiliens, dont un grand nombre étaient bouleversants, parce que tous ces petits enfants des hommes sentent très bien ce qu'est la liberté. [...] Si la fête, dans leurs dessins, se voit mieux que le combat, c'est que la fête surtout, la joie était dans leur esprit, à l'idée de cette délivrance.* » (p.18). Comment ne pas y reconnaître la France que nous aimons, celle de toutes les libertés? Car, il est bien vrai, comme ajoute encore Guéhenno, que « *Certaine idée de la France est, à n'en pas douter, depuis des siècles, un élément constituant de la conscience universelle.* » (p.22) N'est-ce pas cette France qu'il faut appeler à la rescousse dans les malheurs du temps, où toutes les identités particulières sont mises en péril, où toutes les grandes libertés deviennent incertaines, où l'avenir lui-même semble compromis? Si la France n'a plus les moyens d'une politique linguistique expansive, elle a du moins toujours les moyens de sa propre liberté – comme nous le rappelle l'événement récent de la libération des infirmières bulgares. Guéhenno, encore, pour conclure, nous en donne l'assurance : « *Il n'est rien peut-être que le monde n'espère davantage de nous que des*

*ressources d'esprit et de pensée qui, dans l'industrialisation et la mécanisation du monde, les aideraient à demeurer eux-mêmes.* » (p.36) C'est un fait que les petites cultures, par la voix de leurs élites intellectuelles, dont vous êtes, s'inquiètent et s'effraient actuellement devant le rouleau compresseur de la mondialisation, où elles risquent de perdre non seulement leur diversité, mais surtout leur identité respective. Que révèle notre questionnement d'aujourd'hui sinon que cette panique se manifeste par l'espérance que ces petites cultures mettent dans une culture autrefois de grande puissance, mais réduite elle aussi au second rang? Elle n'en garde pas moins sa force morale de jadis, qui est toute la culture française. Celle-ci redevient alors pour tous ce qu'elle a toujours été : un rempart contre l'asservissement. Voilà l'identité sauvegardée. Quant à la diversité, elle va de soi, me semble-t-il, de par le principe même de toute humanité.

• *L'oreille fourchue* : Patrick évoque ma « soirée libre »; je crois qu'il veut m'amener à la foire du livre... Guy parle de pommes allumettes, j'entends : des pommes à lunettes. Hubert me dit « Votre amie linguiste » qui devient *votre amie hindouiste*. J., dans une même conversation, me conseille « au bain-marie » que j'entends *aux bananes* et « votre

eau citronnée » : *vous saucissonnez*; JM évoque « un retour à Staline » que j'interprète comme *un retour aux sardines*. Caroline me dit que son mari est musicien, j'entends qu'il s'intéresse *aux vieux bouquins*.

- En relisant *Le songe* : Montherlant y joue au funambule sur des sentiments insupportables.

- Les Américains du cinéma sont généralement des caricatures de leurs dessins animés : du Walt Disney moins sa géniale technique. Ils pensent à tout, sauf au petit détail qui fera tout sauter.

- Marguerite Yourcenar à Bangkok (et Pattaya) du 1<sup>er</sup> au 13 janvier 1983. Toute sa vie elle aima les voyages et fit beaucoup voyager ses héros et personnages. Deux de ses essais posthumes sont entièrement consacrés à ses pérégrinations (et même à ceux de ses protagonistes) : *En Pèlerin et en étranger* (Gallimard, 1989, textes des années 1929 à 1987) et *le Tour de la prison* (Gallimard, 1991, textes rédigés entre 1982 et 1987) dont les titres disent assez la conception qu'elle s'en faisait à travers cette autre grande balade que constituait pour elle la vie. Il vient de paraître une

anthologie de ses écrits sur le voyage<sup>2</sup>, extraits le plus souvent de textes qui ne figurent pas nécessairement dans les deux livres évoqués ci-haut, correspondances, conférences ou articles. Au milieu de ces pages, des notes inédites d'un séjour qu'elle fit à Bangkok (et Pattaya) du 1<sup>er</sup> au 13 janvier 1983<sup>3</sup>, en compagnie de son ami le photographe canadien Jerry Wilson — brève escale entre le Japon (d'octobre à décembre 1982) et l'Inde (à peine plus qu'en Thaïlande, janvier 1983). Ces notes forment une sorte de brouillon de ce qu'elle aurait pu, mais n'eut pas le temps d'en tirer. Elle ne les aura sans doute pas jugées dignes de se trouver parmi les textes qu'elle commencera à rédiger en mars à Paris et qui donneront *Le Tour de la prison*, laissé inachevé, et où, fortement retravaillées, auraient dû figurer ces notes<sup>4</sup>. Il faut donc les tenir pour ce qu'elles sont. Déjà, le début est lacunaire, et la première de la dizaine de pages que comptent ces notes nous plonge au milieu d'un site visité

---

2 *Le bris des routines* (textes choisis et présentés par Michelle Goslar), Paris, La Quinzaine littéraire, Louis Vuitton, 2009, 322 pages.

3 Ces dates ne figurent pas dans le manuscrit; elles ont été inférées à partir de documents conservés dans les archives de l'Alliance française à Bangkok.

4 Dans une lettre de 1985 à son éditeur Gallimard, elle précisait que parmi les textes de ce recueil figurerait notamment la Thaïlande.

dont tous les indices nous disent qu'il s'agit du *Wat Po*, le fameux temple du Bouddha couché. La visiteuse le décrit minutieusement, mais n'en donne pas le nom. On en retient cette phrase typiquement yourcenarienne : *seules me font longuement rêver les plantes des énormes pieds entièrement sans modulations formelles et très rigides, plus pareilles à deux semelles de sandales qu'à deux plantes humaines.* (p.250) Elle revient plus loin (ces notes n'étant décidément pas dans l'ordre de ses visites) sur les « gardiens du seuil » de ce même temple dont elle remarque qu'ils *portent le haut-de-forme en feutre des Hollandais du XVII<sup>e</sup> siècle* — il s'agit en fait de la coiffure traditionnelle des moines bouddhistes coréens dont deux statues jouxtent une porte intérieure du temple. Suit une description sympathique de moinillons en visite en même temps qu'elle au temple du Bouddha d'émeraude et qui semblent avoir mieux retenu son attention que l'idole de jade. Puis, au gré des impressions et réminiscences, elle passe à des souvenirs livresques sur l'Inde; en vient enfin aux *khlong* qui lui permettent d'avouer que *le Bangkok moderne est hideux* — à peine plus d'ailleurs que *Kyoto*. (p. 250). Mais ce Bangkok lui reste *supportable, et même quasi aimable par la qualité de ses foules [...] à cause de la facile douceur thaïlandaise.* De là, au temple de l'Aurore, visité

par deux fois. Ensuite, trois jours à Pattaya qu'elle qualifie de *lieu exquis* (p. 256), dans un hôtel qui n'est pas identifiable, mais élevait, sur ses pelouses d'accueil, un éléphanteau (peut-être le *Nova Lodge* ?). Elle y a vu de la plage des buffles se baigner dans la mer, mais aussi *deux moutons qui paissent l'herbe* — elle a eu de la chance, car il y a fort peu de moutons en Thaïlande. Elle semble avoir peu vu, sinon aperçu un soir de dîner *au village*, ce dont les reportages occidentaux sont les plus friands : les bars. En tout cas, elle ne quitte Pattaya qu'à regret, après y avoir prolongé le séjour le plus possible. (p. 257) Elle en rapporte une collection de coquillages. Retour à Bangkok pour la visite de l'inévitable maison de Jim Thompson dont elle raconte la tragique histoire. Elle garde *de moins bons souvenirs du musée national* alors tout récent. Une rencontre : un certain A. (trente ans d'Asie) qui lui promet de l'amener voir, dans une pagode éloignée d'une heure en bateau, une femme *shaman*... qui finalement était morte depuis quatre ans. *Nous nous quittâmes sans grand profit.* (p. 259) Outre la maison de Jim Thompson, elle écrit avoir visité la demeure *d'un opulent personnage officiel* qui n'est pas identifié par elle et ne saurait l'être par nous non plus, malgré nos recherches; ce pourrait être, à la rigueur, la maison de Kukrit Pramoj

(1911-1995), prince, écrivain et ancien premier ministre, dont la maison se visite encore. Elle note en passant que *les galettes thaïlandaises* (sans doute ces crêpes appelées *roti*, originaires de l'Inde) *sont d'une délicatesse exquisite, et avec les ananas, meilleurs que partout ailleurs, un bon souvenir.* (p. 261) Anecdote banale d'un dîner dans un restaurant sur le fleuve, côté Thonburi, où elle en profite pour évoquer *l'énergente et irrespirable moiteur.* (*idem*) Et nous sommes pourtant en saison fraîche... Le cours assez décousu du récit se poursuit avec *le plus beau souvenir gardé pour la fin* : la visite d'un petit sanctuaire qu'elle croit consacré à un *shaman* et où l'on voit en permanence des danseuses sacrées en costume traditionnel thaï. Ce sanctuaire, qui existe toujours aujourd'hui, a pu être identifié : il s'agit en fait du *Lak Mueang* (Stèle de fondation de la ville). Et de décrire la beauté et la grâce de ces danseuses pour terminer par cette assertion audacieuse : *Rien dans notre Europe d'aujourd'hui, ou même d'hier ou d'avant-hier, qui se compare à ces danses sacrées.* (p. 263). Elle appelle délicieusement ces danseuses *des bayadères*, d'un mot portugais (*balhadera*) passé en français, qui désignait les danseuses hindoues. Enfin, retour en arrière dû à l'écrivain, lors de son arrivée venant d'Osaka le 1<sup>er</sup> janvier : elle survole le Cambodge qui lui

inspire des pensées pour *ce pays si récemment martyrisé et qui souffre encore*; pour, du coq à l'âne, louer les journaux thaïlandais de langue anglaise *de mille pieds supérieurs aux journaux anglais du Japon*. Et donner enfin une date, celle de l'embarquement pour l'Inde : *le 13 janvier à 6 h du soir*. (P. 264) Il est quasi impossible par ailleurs de dater toutes ces visites et tous ces moments passés en Thaïlande, mais nous avons un point de repère : la conférence qu'elle fit à l'Alliance française et dont elle ne parle guère dans ses notes. Un encart publicitaire conservé aux archives de l'AF nous précise qu'elle lut cette conférence le mardi 11 janvier à 18 h 30 dans l'auditorium de l'institution<sup>5</sup>; le titre en était : « Voyage dans l'espace et dans le temps » — à peu de chose près celui-là même de la conférence qu'elle avait faite quelques semaines plus tôt (26 octobre) à l'Institut français du Kansai à Kyoto. Cette conférence

---

5 Une lettre du directeur de l'Alliance française de l'époque (M. Emile MANTICA) précise qu'il y eut environ 250 auditeurs. Cette même lettre fait état d'un dîner offert le soir même par l'Ambassade de France, réunissant plus d'une trentaine de convives du monde des lettres. Les notes n'y font qu'une courte allusion : *Agréable dîner à l'Ambassade* (p.259) — preuve que ce brouillon servait à noter les impressions beaucoup plus que les faits.

a paru en appendice du *Tour de la prison* sous un titre un tantinet variant : « Voyages dans l'espace et voyages dans le temps ». C'est dans cette conférence qu'elle emploie (pour ainsi dire) l'expression « le bris des routines »<sup>6</sup> pour qualifier l'ascèse du voyage chez son personnage Zénon et qui nous vaut le titre donné à cette anthologie, sans laquelle nous ne saurions rien des notes manuscrites laissées par Marguerite Yourcenar sur son bref, mais saisissant séjour à Bangkok et Pattaya.

- La bonté est une mansuétude qui nous vient de la compréhension du monde.

- Au réveil le matin, je commence par me dire avec étonnement : « Tiens, tiens, toi, tu es encore vivant... Allons, encore un p'tit tour de boule! »

- Le fatalisme, c'est croire que tout est tracé et joué d'avance. Rien à voir avec le fait de s'incliner humblement devant la réalité

---

6 En fait, elle écrit : *ce bris des préjugés et des coutumes* (p.693) — mais plus loin elle parle du touriste moderne *cherchant à s'échapper des routines de son bureau* (p.698). L'auteur de l'anthologie a dû ou confondre ces deux tournures ou tenter une crase quelque peu malheureuse.

telle qu'elle est, et qui est une vertu. Non la résignation, mais *l'immolation* devant le *fait*. Le fataliste dit : *ça devait arriver*; le révolté dit : *ça n'aurait pas dû arriver*; seul le sage dit : *c'est arrivé...*

- *Il va pleuvoir aujourd'hui*. En annonçant cette détestable nouvelle, X ne voulait pas dire qu'il pleuvrait peut-être, mais qu'elle trouvait son plaisir à faire savoir qu'elle était contente d'être fâchée de ce qu'il allait sans doute pleuvoir...

- C'est avec les concepts vides que l'on fait les idéologies...

- Ô ce premier soupçon d'espoir en la lumière, qui n'est pas encore le jour et déjà plus la nuit!

- Dans ses millénaires de civilisation, la Chine ne s'était jamais donné de mission universelle; c'est cinquante ans de communisme à l'occidentale qui lui en ont donné l'idée... et surtout l'envie...

- L'univers est un immense *alléluia* : chacun participe malgré lui à cette joie infinie; l'univers ne peut plus être le même si l'on n'y a été ne

fût-ce que quelques secondes. Toute entrée dans l'univers le modifie... c'est cette modification perpétuelle faite de milliards de modulations, qui est *joie*.

- Non pas libérer le soi, mais se libérer de soi...

- Désamorcer la souffrance à sa source... dans l'esprit.

- Pierre Schaeffer, le père de la musique dite concrète, affirme dans *Les antennes de Jéricho* qu'au total, tout ce qu'on a pu créer avec cette « musique » sophistiquée n'arrive pas à produire sur la sensibilité ce que fait d'office une seule mesure d'un lied de Schubert...

- Le Nirvana, c'est le troisième principe de la thermodynamique : la sereine inertie de la matière — et cela recommence. Alpha et Oméga.

- *À la mémoire de Pierre Vadeboncœur (1920-2010)*. Lettre à Marie Vadeboncœur. Il parlait de vous comme d'une sainte, ou d'une fée... L'évoquer, lui rendre hommage, aussi, est-ce passer par vous, par votre intercession en quelque sorte. N'êtes-vous pas la destinataire

discrète, presque invisible autant qu'ineffable de ce grand poème en prose et trois volets qu'il intitula *L'Absence* (1985), *Essai sur une pensée heureuse* (1989) et *le Bonheur excessif* (1992)? Il me redisait, la dernière fois que je le vis (mai 2007), combien il passait d'heures chaque jour avec vous à rire de tout et de rien, à vous amuser, comme des enfants, *comme des p'tits fous*, selon ses propres mots... On l'entend alors encore se prendre de rire, de ce rire si franc, un peu atténué et sifflant de qui n'a qu'un poumon. Car il était sublimement fier, en effet, d'avoir, à quatorze ans, été opéré par le célèbre docteur Norman Béthune qui lui avait ainsi sauvé la vie, que d'autres médecins avaient irrémédiablement condamnée. Il lui en est resté pour toute son existence, qui fut longue et bien remplie, deux choses assez précises : une douce hypocondrie, dont il s'amusait fort lui-même et qui n'y aurait pas paru du tout s'il ne l'avait lui-même dénoncée en s'en moquant toujours; mais, aussi et surtout, une admiration sans borne pour son sauveur, père de la médecine sociale, fondateur en Chine des *médecins aux pieds nus* et héros de la Grande Marche à côté de Mao Tsé Dung. Sans doute lui doit-il, comme singulier modèle, sa passion pour les grandes causes sociales dont il fera pendant un quart de siècle, à la Confédération des syndicats

nationaux, l'essence de sa vie auprès des travailleurs et dont il ne se départira qu'avec la fin de sa vie. Avec chaque année nouvelle qu'il gagnait sur l'éternité jusqu'en son âge devenu fort vénérable, il nous avait laissé l'équivalent d'une certitude, ou d'une illusion, qu'il vivrait toujours. Il aura été celui qui, de tous mes amis, parents et connaissances, aura vécu le plus loin. Ce n'est pas un mince privilège. Comment donc allait pouvoir s'arrêter et se rompre une pensée si diverse, si singulièrement élevée et originale, où la contradiction, pas même la plus légère, n'eut jamais la moindre prise ? Nul ne fut si inséré (engagé, disait-on naguère) à la fois dans la vie la plus directe qui soit, la vie telle que la fabriquent les hommes à travers leurs travaux ardu, et dans la vie plus subtile que l'on dit être celle de l'esprit. Il aura ainsi vécu un destin d'homme et un destin d'intelligence absolument unique. Il avait fait sienne, en cours de route, cette pensée de son à peu près exact contemporain et syndicaliste français, Georges Séguy (CGT) : *La première des libertés ouvrières est la liberté de la nation...* Aussi avait-il conçu pour les luttes de la Résistance une admiration qui ne se bornait pas aux événements historiques, mais allait jusque dans la littérature : il avait presque un culte de prédilection pour les *Trente-trois sonnets composés au secret* (1944) de

Jean Cassou que je lui avais fait connaître par hasard. Greffée sur sa pensée sociale, sa pensée nationale fut ainsi l'autre pôle de son action intellectuelle qui ne se démentira en aucun moment; elle est devenue l'un des phares les plus lumineux de notre commun combat, en même temps que sa critique la plus lucide. Je ne sais plus quelle occasion fortuite ou quel événement imprécis nous avait réunis dans l'édifice du Monument national où nous nous rencontrâmes pour la première fois un certain soir d'automne entre 1974 et 1978. Car j'ai souvenir qu'il m'entretint d'entrée de jeu de mon *Joual de Troie* qui avait donc paru depuis un certain temps (1973) — et dont il me fera l'amitié de préfacier la réédition en 1982; en 1978 nous allions nous retrouver pour l'une des plus belles aventures de notre vie : notre nomination par le ministre Camille Laurin au Conseil de la langue française où se forgèrent tant d'amitiés entre des êtres si complices que ces amitiés durent encore... Je me souviens que lors de cette première rencontre il me confia je ne sais pourquoi (peut-être à cause du caractère pamphlétaire et bilieux de mon livre dont il me parlait en ce moment-là — nous avions par ailleurs tant de divergences dans nos origines, les miennes fort populaires — ce qui lui plaisait beaucoup — les siennes plutôt bourgeoises

— ce qui ne le dérangeait guère), il me confia donc que pendant vingt-cinq ans (autrement dit la durée de sa « mission » à la CSN), il avait « piqué » au moins une grande colère par jour — ce dont j’aurais pu m’aviser déjà par ses *Lettres et colères* (1969) que j’avais lues avec ferveur en leur temps. Mais il m’en parla comme d’une chose dont il n’était plus saisi quotidiennement — c’est donc qu’il avait pris sa retraite. Il n’avait plus l’aspect d’un homme colérique. Il le resta pourtant dans quantité de ses textes politiques jusqu’aux *Grands imbéciles* parus presque à la veille de sa disparition. Au fait, était survenu vers ce moment-là de notre rencontre ce qui pourrait paraître comme une rupture dans sa vie et dans son œuvre (sa retraite — son retrait — de 75 et la parution des *Deux royaumes* en 1978), cette rupture apparente ne fut en fait que l’ample articulation de l’envers et de l’endroit d’une même vision du monde qui figure dans ce dernier livre : il n’était plus d’accord avec le monde dans lequel il vivait. À compter de cette vie nouvelle et de ce nouveau livre, lequel n’a d’équivalent dans aucun temps et aucune littérature (si ce n’est peut-être les *Essais* de Montaigne, qui se réfugie dans un moment semblable dans la tour bibliothèque de son château), on peut dire qu’il cherche quelque chose qu’il n’indique qu’en se taisant — l’index

de son silence résolument pointé vers le ciel. Tout ce qu'il a pensé depuis lors se trouvait déjà à l'état d'embryon dans la *Ligne du risque* (1963), notamment dans deux courts textes intitulés « la Joie » et « Réflexion sur la foi ». Et rien ce qu'il a pensé et si bellement sculpté dans une écriture de marbre ne se laisse mettre en système comme une philosophie, mais se promène sur les frontières de la pensée, au-delà desquelles la pensée s'appelle *sagesse*; la sienne fuse dans une direction que lui confère le sens premier de *philo-sophia*. Même ce que l'on pourrait appeler sa « pensée sociale, ou nationale » — comme on voudra — ne se réduit nullement à une doctrine ni à un exposé quelconque, puisqu'elle est une pensée du cœur. Il ne s'emporte donc plus, il déplore. Ou il exulte. Sa prose fabuleuse est devenue à elle seule toute une pensée... Quand il reprend une « idée », ce n'est jamais pour le plaisir de la répéter ni même pour la nécessité d'insister, mais pour la faire briller sous une autre lumière — pourvu qu'il y ait toujours lumière. Il n'y a pas de « pages faibles » dans ce qu'il a produit, comme on peut dire qu'il y en a chez tel ou tel auteur, même grand. Tout est d'une égale puissance, d'une pensée qui surprend en ce sens qu'elle saisit son lecteur. Et le saisit dans la mesure où elle l'ébranle jusque dans les fondements de son être. Ce qui m'avait

impressionné lors de cette première rencontre, c'était cette humilité qui fait la noblesse des authentiques et des plus grands. Peut-être à force de s'adresser à l'invisible. Et aussi ce regard que l'on eût toujours pu croire un peu triste, mais qui n'apparaissait tel que lorsqu'il s'imprégnait sombrement de la vision du monde tel qu'il se révèle derrière toutes choses... Vous saurez ainsi combien j'ai part à votre deuil et combien je ferai ce qu'il faut pour qu'il subsiste en nos mémoires jusqu'à ce que nous retournions nous-mêmes à cette instance suprême qu'il ne nommait jamais...

- Il n'y a rien comme la vie des sens pour pressentir ce qu'est la divinité : c'est l'*exultate* à perpétuité!

- Saisis chaque jour dans la petitesse de notre monde quotidien, nous oublions de nous mettre constamment en situation devant l'univers dont nous sommes parties. Il faut bien que cet univers aille quelque part. Et s'il ne va nulle part, ce sera bien tout aussi extraordinaire que s'il avait une destination précise...

- Pour une partie de l'humanité, ce n'est plus comme autrefois le travail qui l'aliène, mais le

temps de loisir, tout accaparé par les merdias qui façonnent leurs cervelets...

- Derrière les apparences s'agite tout un monde que nous ne pouvons connaître.

- *Rama V en France en 1897*. Les souverains du Siam n'avaient guère acquis l'habitude de sortir de leur royaume depuis l'avènement de leur lointaine dynastie du XIII<sup>e</sup> siècle — sauf, en certaines circonstances, pour aller quelques fois guerroyer chez leurs turbulents voisins. À l'époque du règne de Chulalongkorn (1868-1910), l'Angleterre occupait déjà la Malaisie et la Birmanie; la France, quant à elle, s'occupait du Laos et du Cambodge (pour ne nous en tenir qu'aux voisins immédiats). Ils auraient bien voulu, à deux s'il le fallait, maîtriser aussi le sol du Siam, mais le royaume des Chakri restait impénétrable, grâce surtout, justement, à la vigilance et aux bonnes ruses de ses rois. Encerclé, donc, le Siam, par les deux plus grandes puissances européennes! Mais tant qu'à se rendre visiter les Anglais et les Français en Birmanie ou au Laos, aussi bien aller les voir chez eux! C'est donc ce que fit Rama V, le premier de toutes les dynasties, circulant une première fois en 1897, une seconde en 1907. Mais, pour dire vrai, ce ne serait pas la première

fois que lui-même sortait de chez lui comme pèlerin : il était allé en Indonésie et à Singapour dix ans plus tôt (et où il retourna en 1896), en Inde et Birmanie britanniques en 1889 — surtout pour s’y rendre compte de ce dont les Anglais étaient capables. Le premier voyage européen proprement dit fut donc une longue tournée, de mai à octobre, des pays suivants (dans l’ordre des visites) : Italie-Vatican, Suisse, Autriche, Russie-Pologne, Suède-Norvège, Danemark, Angleterre, Allemagne, Pays-Bas, Belgique, France, Espagne, Portugal et Monaco. Son objectif avoué, le roi Chulalongkorn l’a lui-même exposé clairement à la reine Saowabha Phongsri, régente du royaume en l’absence de son mari, dans une lettre qu’il lui adressa de la mer baltique (à bord de son navire, le *Maha Chakri*), en date du 22 juillet 1897 : « *Ce que je me suis proposé, au cours de mes voyages en Europe, de connaître : 1. la vie des Européens; 2. leurs revenus et d’où ils viennent; 3. leur puissance pour éventuellement attaquer ou combattre l’ennemi; et 4. ces divertissements variés.* »<sup>7</sup> Puis, le monarque avoue que sur chacun de ces points, il a plus ou moins échoué, en raison du caractère trop officiel de sa visite et de la brièveté de son séjour

---

7 *Premier voyage en Europe du roi Chulalongkorn (1897)*, Bangkok, Centre d’études européennes, Université Chulalongkorn, 2003, p. 214.

en chaque pays — où il n'a pu faire, dit-il lui-même, *que des constatations superficielles*. Mais la raison profonde, celle qui paraît avoir motivé (voire déterminé) ce si long déplacement, pourrait bien avoir été l'état des relations problématiques qui sévissaient alors entre le Siam et la France — le seul de tous les pays visités (si l'on excepte la Confédération helvétique) à n'être pas une monarchie — et cette remarque pourrait avoir son importance, comme on verra plus loin. Le seul souci du roi Chulalongkorn concerne *l'Angleterre et la France, qui, toutes deux, se préparent à régner en maître sur notre sol*. [...] *La France constitue une pierre d'achoppement autrement plus redoutable* (à la Régente, le 13 juin, p.78). À peine donc eut-il mis le pied en Italie, que le Roi voyageur recevait à Rome, de la part de la Régente, un télégramme l'informant que *les colonies françaises font actuellement tout leur possible pour calomnier le Siam, diffusant des rumeurs mensongères afin de susciter une mauvaise perception du Siam et de faire obstacle à votre visite en France*. (p.65) Et le Conseil de Régence de prier instamment le Roi de discuter prochainement avec les ambassadeurs de France à Vienne et à Saint-Pétersbourg, et même d'avoir un entretien privé avec le Tsar de toutes les Russies *afin de les prévenir de ces manœuvres*. Des négociations se poursuivront,

tout au long du séjour du Roi, avec les représentants français dans les divers pays; elles deviendront même l'abcès de ses préoccupations et de ses angoisses. Nous pouvons tirer, des nuances diplomatiques du texte de la Régente cité plus haut, que l'on savait déjà distinguer, à Bangkok, entre *les colonies françaises* et *le gouvernement de la France*. Celles-ci, est-il dit, *ont peur que vous révéliez la vérité au gouvernement français et à tout le monde*. Y avait-il donc deux instances politiques, celle des *colonies* et celle du *gouvernement français*? D'abord, de quoi s'agissait-il? Et quelle est donc cette *vérité* tant redoutée? Un récent traité avec la France (1893), précédé d'un blocus de Bangkok par un navire français, avait amputé le Siam de sa province du Laos; en 1907, un nouveau traité fera de même avec les provinces de Battambang, Siemréap et Sisophon du côté du Cambodge. Mais pour l'instant, un traité franco-britannique encore plus récent (1896, soit un an avant le voyage de Rama V) assurait au royaume siamois son indépendance pleine et entière; il devenait ainsi l'état tampon entre les deux puissances coloniales, de sorte qu'elles n'auraient du moins pas à s'affronter sur des questions de frontières. Or, peu de temps après le départ de Rama V pour l'Europe, des incidents frontaliers avaient eu lieu à Muang Prachin (aujourd'hui

Prachinburi), menés par un prêtre catholique d'origine asiatique et ressortissant français (Cambodgien ? Vietnamien?), qui y avait mis le feu au bureau siamois du revenu et, par malheur, avait été finalement tué par les soldats siamois. Chulalongkorn reçoit la nouvelle au moment où il s'apprête justement à rencontrer le pape Léon XIII au Vatican. Tout était en place pour constituer, au cours de son séjour en Europe, une drôle d'épave à la fois dans les négociations avec la France et dans les visites que le Roi s'apprêtait à rendre à tous ses hôtes européens. Il semble bien que lesdits incidents aient été provoqués à l'insu du ministre français des colonies (André Lebon) et du gouvernement français lui-même, les intérêts des administrateurs coloniaux (comme on le constatera plusieurs décennies plus tard) n'étant pas toujours ceux des gouvernants de la métropole. Ces gouvernants, de par leur propre régime, en étaient toutefois tenus responsables et devaient pouvoir en répondre. Il n'est pas impossible, non plus, que les Cambodgiens y aient vu une occasion de mettre leurs vieux rivaux siamois sur la sellette... Mais toujours est-il que l'affaire est, jusqu'à nos jours, toujours restée un peu trouble pour les historiens, et que pour l'heure, le Roi du Siam se trouvait dans un pétrin bien voulu par ses ennemis et bien

immérité de lui. L'enjeu en était vraiment la souveraineté même du Siam. Ce fut alors que le Roi, avisé par son Conseil de régence, décida d'intervenir par les soins de son grand ami le Tsar de Russie, celui-ci agissant non comme médiateur proprement dit, mais plutôt comme *tiers ami*. L'Empereur d'Allemagne lui-même était d'avis que *si nous* [les Siamois] *devions renoncer à notre indépendance*, [l'Angleterre et l'Allemagne] *interviendraient par des pourparlers. Cet acte ne s'opérerait pas arbitrairement. Une guerre pourrait éclater, si c'était le cas.* (p. 253) On a même songé, à certains moments, que la visite en France pourrait être annulée : ce sont alors les administrateurs des colonies qui y auraient enfin trouvé leur compte ! Quoique (pour anticiper) Rama V ait lui-même considéré que toute cette *affaire n'avait en fait profité qu'à l'Angleterre* (télégramme du 5 juillet au prince Devawongse, p. 194). On imagine bien que le Roi arriva à Paris dans un état moral qu'il décrit lui-même à la Régente : *Depuis mon départ du Siam, je n'ai jamais autant souffert d'angoisse.* (11 septembre, p. 265). Il ne sait, en fait, ce qui l'attend comme accueil, et encore moins à la table des négociations. Le lendemain, visitant la Tour Eiffel, il signale que *depuis mon arrivée en France, c'est là que je me suis le plus amusé.* (p. 267) À Paris même, donc, l'accueil avait été

plutôt délirant, des femmes du peuple allant même jusqu'à manifester le désir d'embrasser le Roi du Siam ! Le président Félix Faure, de même que son ministre des Affaires étrangères, Gabriel Hanotaux, furent très corrects, accordant au Roi du Siam, par déférence pour le puissant intermédiaire qu'était devenu le Tsar, tout le protocole que celui-ci avait récemment déployé lors de la visite du Roi du Siam en pays russe. Dans une lettre adressée à la Régente au moment de son arrivée à Paris le 11 septembre, le Roi signale que le ministre des Affaires étrangères *[l'] a prié de comprendre que la France différait des autres pays, qu'elle devait gouverner en écoutant le peuple, et que c'était difficile.* (p. 266) Voilà pour la différence de régime entre la France et les monarchies visitées ! Mais cela ne garantissait pas pour autant la bonne issue des négociations. Car ledit peuple, justement, ne savait rien de ce qui se passait réellement. Ce qui n'empêcha pas les hôtes royaux de toute l'Europe de reconnaître que *cette astuce* (l'incident frontalier et les négociations qui en faisaient suite) *de la France est ignoble.* (p.79). Le lendemain, 12 septembre, le Roi écrit, toujours à la Régente, que *le peuple de ce pays n'est point fâché contre nous. On peut ainsi dire que les Français, eux, ne connaissent pas du tout la vérité. [...] Or, leur pays est magnifique. On n'en*

*trouve rien de comparable. Il mérite d'être appelé paradis.* (p.268). L'honneur de la France éternelle était sauf! Et le Siam restait, du même coup, le paradis souverain que, grâce à Chulalongkorn, il est toujours demeuré depuis lors...

- Il n'est pas de situation plus suicidogène que lorsqu'après un bon repas, vos hôtes vous annoncent : *maintenant, on va vous montrer nos photos de vacances.* Et voici Toto sur une butte de sable devant la mer, Dada en train de défaire ses valises à l'hôtel, Gudu devant un monument célèbre, souriant face au zoom pour ne pas avoir l'air d'être trop accaparé par ledit monument — qu'il reverra de toute façon sur la photo. Le temps passé à photographier fut inversement proportionnel à celui que l'on aurait pris pour simplement admirer les sites, les choses et les êtres. C'est à croire qu'on ne va plus en vacances que pour vous faire passer aux amis des moments délicieux à regarder ces vignettes colorées. Et vivement l'heure du digestif, s'il reste encore du temps...

- Nous sommes, Québécois, le produit d'une drôle erreur historique : on pensait aller à la Chine (comme on disait alors), et l'on s'est retrouvé sur un continent inconnu et isolé... Cette erreur, l'histoire nous la rend bien...

- *Khai khong* : vendre des choses... n'importe quoi, des babioles, des vêtements, de la soupe, des n'importe quoi ne pouvant servir à absolument rien... — tel est l'idéal de n'importe quel Thaï que vous rencontrerez et à qui vous demanderez ce qu'il veut faire... Non pas qu'il ait l'esprit marchand, loin de là! mais il croit pouvoir réaliser ainsi ce qui est la gloire de sa nation : ne rien faire. Le grand loisir que de vendre n'importe quoi! Surtout si on n'en vend pas beaucoup...

- Machiavel a curieusement laissé son nom à toute activité politique retorse, faite de ruse, de cynisme et de perversion. Je ne comprends pas la réputation que lui a valu son *Prince*, car on ne trouve dans ce petit traité que des exhortations à la mansuétude, à la justice et à la magnanimité. Il est vrai qu'il utilise constamment des exemples tirés de l'histoire, ancienne et contemporaine, de comportements politiques douteux – mais c'est le plus souvent pour enjoindre à son prince d'éviter ces conduites comme néfastes à toute droite gouvernance. La force avec laquelle il illustre, au contraire, sa pensée de modèles exemplaires d'aménité tend à faire de l'écrivain un être soigneusement *moral*. En un seul cas est-il impitoyable, c'est lorsqu'il émet cette vérité profonde : un prince ne doit en aucune

manière contribuer à faire d'un homologue un prince plus puissant que lui-même — de crainte que cette puissance un jour se retourne contre lui. Il faut savoir se méfier pour ne pas laisser prise à l'adversité, mais ne pas agir soi-même comme un adversaire. Qui donc pourrait arguer le contraire tout en passant pour cynique ou pervers, pour *machiavélique*? Ses traités de politique et d'histoire ont inconsidérément occulté le Machiavel poète, dont les vers à la Pétrarque ne sont pourtant pas parmi les plus mauvais de la langue italienne...

• *Huysmans*. Peut-être avais-je dû le lire distraitemment pour quelque examen oral, mais je l'avais bien oublié, étant peu porté sur la littérature des « convertis ». Et la teneur de ses titres insignifiants ne me disait rien qui vaille : *En ménage*, *À rebours*, *En rade*, *Là-bas*, *En route*. Je le découvre donc sur le tard, mais avec quelle ferveur ! Il n'est sans doute pas des plus grands, mais il est des plus originaux, d'une originalité qui porte le sceau de l'authentique. D'abord disciple de Zola, je lui imaginais un style plat de naturaliste — comme ses intitulés de romans. Il s'est détourné de son maître (plus qu'il ne s'est retourné contre lui) pour devenir le créateur du roman symboliste. Quelle prose ! Il n'est pas une phrase d'*À rebours* qui ne *porte*. Son

chapitre exubérant sur la littérature décadente des auteurs latins mineurs est un chef-d'œuvre d'érudition qui confine au poème. Ses constantes et incantatoires descriptions sont des bijoux d'orfèvrerie langagière, d'un « montage » certes fort savant, mais simple et jouissif à la lecture. Récits à personnage unique (parce qu'esseulé) sans être des soliloques, ses romans traitent les inévitables caractères « secondaires » comme de véritables accessoires de théâtre. Usant de l'artifice sans être artificiel, son œuvre d'après 1884 (année d'*À rebours*) est au total une diatribe corrosive sur la modernité. Je ne vois pas pourquoi on parle à son propos d'une « esthétique fin de siècle », car son examen de la vie est, pour les âmes sensibles, de tous les temps.

- Ah, la douce et dure époque où il fallait entreprendre à pied le voyage vers une bibliothèque quelconque pour chercher dans un dictionnaire rarissime une date dont on avait besoin pour rédiger un article! Il suffit aujourd'hui de taper un mot ou un nom sur l'adresse d'un moteur de recherche pour susciter en un rien de temps sous les yeux tout ce qui convient. Encore faut-il se méfier, car nombre de ces informations, toujours non signées, sont parfois précaires et souvent fausses. Mais aussi,

est-on à la merci d'une panne d'ordinateur ou d'alimentation pour nous remettre aux expéditions et autres pèlerinages d'antan.

- X. emporté par l'ignorance comme par un démon ne saura jamais qu'il ignorera toujours.

- Le *jamchuri* est un arbre des tropiques dont je ne connais pas le nom en français. Peut-être n'en a-t-il pas tant il semble inouï. Il est de la famille du noyer, mais d'ascendance lointaine. Sa taille est de vingt à quarante-cinq mètres, formée d'un tronc tortueux et d'un dôme de feuillage qui le fait ressembler à un énorme parapluie. Je ne sais par quel miracle de mathématicien ou de microbiologiste il parvient à composer à la perfection sa frondaison en coupole d'où pas une pointe de feuille ne dépasse sa rotondité exemplaire. On a l'impression qu'elle a été taillée par un sculpteur. Quand il se détache sur fond de nuit, on croit voir l'apparition de quelque géant au crâne rasé.

- Le *Sangha* Six siècles avant notre ère, celui que l'on allait appeler le *Bouddha* n'avait jamais eu pour dessein de fonder une « religion » mais plutôt de rassembler une communauté de *renonçants* (*bhikkus*). Ceux-ci, en effet, renonceraient au monde afin de se vouer

entièrement à leur libération de la souffrance universelle par la méditation et à la diffusion de la doctrine (dont cette méditation constitue le cœur), à l'exclusion de toutes autres tâches — sauf de balayer les feuilles mortes. Sept semaines après avoir éprouvé l'illumination (révélation) de la grande Loi de l'univers, hésitant tout ce temps s'il serait compris par quiconque, le nouvel Eveillé décida d'exposer sa doctrine dans un sermon devant cinq ermites, qui avaient été autrefois ses compagnons d'ascèse. Ce furent là ses premières recrues ; ils s'inclinèrent devant l'indiscutable Vérité, se réfugièrent dans la solitude pour approfondir cette Vérité, mais ils ne suivirent pas le Maître dans les pérégrinations qui allaient occuper le reste de sa vie (sa vie publique, à l'instar de Jésus). Ses déplacements le menèrent en divers lieux de la vallée du Gange où il recruta bientôt soixante disciples d'un seul coup. Encore quelque temps, nous disent les textes, et le Bouddha se trouva bientôt suivi de plus de mille deux cents disciples, fidèles laïcs et bhikkus reçus dans ce qui apparaît désormais comme un « ordre ». Ceux-ci sont « ordonnés » par une prise d'habit (des haillons prélevés sur des cadavres) au terme de laquelle le Bouddha dit simplement : *Viens, ô bhikkhu, l'enseignement t'a été donné, exerce-toi maintenant à mettre*

*un terme à toute souffrance* (comme Jésus dit à ses apôtres : Viens et suis-moi). Il s'agit donc d'un appel, d'une véritable « vocation ». Cinq ans plus tard, après certaines hésitations, le Bouddha recevait et ordonnait sa tante venue le voir accompagnée de cinq cents femmes, qui devenaient ainsi les premières *bhikkunnis*. Il fallut bientôt donné à tous ces renonçants et renonçantes des règles de vie (au nombre variant selon les écoles de 210 à 227, toutes découlant de la doctrine de base) — ces règles font partie intégrante du canon des écritures et n'ont pas été modifiées jusqu'à nos jours, même si elles font l'objet d'interprétations diverses selon les cultures et les contextes historiques. La diversité des « écoles » du bouddhisme ultérieur dérive de l'interprétation d'un détail ou l'autre de la doctrine - jamais de la discipline, restée intacte depuis deux millénaires et demi — ce qui fait du Sangha asiatique la plus ancienne institution humaine de l'histoire connue et encore vivante de nos jours. Il va sans dire que d'une région à l'autre de l'Asie où le bouddhisme va bientôt se répandre (Ceylan, Birmanie, Malaisie, Indonésie, Cambodge, Siam, Laos, Chine, Mongolie, Viêt-Nam, Corée, Japon), les conditions historiques étant multiples, l'implantation du Sangha se fera diversement, mais sans jamais entamer la discipline de l'ordre. C'est ainsi que

les monastères de Ceylan, par exemple, se sont intégrés dans une structure féodale fondée sur la propriété terrienne ; ils y sont intégrés à la hiérarchie sociale et politique ; le Sangha de Birmanie s'est longtemps caractérisé par un engagement dans l'État, qui a disparu avec la colonisation britannique ; celui du Japon , en raison de l'assimilation du bouddhisme à la religion ancestrale (shintoïsme), s'est tellement laïcisé avec le temps que, s'ils y existe des « renonçants », le Sangha n'y a plus de véritable structure. (tout comme celui du Népal). Ceci pour illustrer la pluralité des formes du Sangha sous l'unicité rigoureuse de sa discipline.

- À ma connaissance, personne n'a jamais fait remarquer que les personnages protagonistes de *La peste* de Camus avaient, d'une façon ou d'une autre, partie liée avec l'écriture : le médecin Bernard Rieux est en fait le chroniqueur du récit; Jean Tarrou rédige des carnets qui forment sa propre version de l'épidémie, mais dont nous ne connaissons pas le contenu, sorte de palimpseste de la narration principale; Joseph Grand est un écrivain raté qui n'arrive jamais aller plus loin que la première phrase de son livre; Raymond Rambert est journaliste, mais n'envoie que des lettres à sa fiancée; le jésuite Paneloux, enfin, rédige à la Bossuet des homélies inquiétantes.

On a souvent avancé que *La peste* était une allégorie de la guerre et de ses maux; mais il se pourrait fort bien aussi que l'œuvre soit une fine parabole de l'impuissance de la littérature, dans un temps (1947) où il était beaucoup question de littérature « engagée » ou carrément militante. Quoi qu'il en soit, il est de la nature d'un chef-d'œuvre de se faire polysémique et de pouvoir ainsi accorder plusieurs interprétations. Et *La peste*, de ce point de vue, en est assurément un.

- Bonheur et privilège de pouvoir assister, lors d'un court séjour à Montréal, à la diffusion en différé sur écran de *la Walkyrie* du Metropolitan de New York dans la fameuse mise en scène de Robert Lepage. Après avoir vu celle de Chéreau et entendu les bruits qu'ont faits les récentes productions un peu partout en Europe (à Paris surtout cette année même), je m'attendais à quelque chose de tant soit peu iconoclaste. Or, il n'en fut rien. Contrairement aux « originaux à tout prix » qui se placent avant l'œuvre jusqu'à l'occulter, Robert Lepage a eu l'humilité de se mettre au service de celle-ci; il suit avec scrupule les directives et le sens du texte, ce qui est bien la mission d'un metteur en scène; pas un déplacement d'acteur, pas un geste qui ne fût justifié, conférant au poème dramatique sa

plénitude et sa vérité. Sa seule originalité fut sans doute l'invention hautement technique de sa plateforme multiplans, qui lui a permis des audaces nullement choquantes, plutôt « spectaculaires », en matière de décors. Il faut dire que cette réussite scénique a été fort bien servie par l'exceptionnelle qualité de l'ensemble des voix et de la direction d'orchestre.

- Chacun naît dans ses larmes et s'achève dans celles des autres. On en accuse les accessoires : alimentation, stress, tabagisme, manque d'exercice, et quoi donc encore ? Mais on fait semblant d'oublier que la vie est un broyeur implacable qui transforme toute chose et que le dépérissement progressif va de soi, comme le vent dans les feuilles et le murmure de l'eau.

- *À la mémoire de Michel Morin, peintre (1934-2011).* Il est retourné à l'adorable matière qu'il a tant aimée et dont il a été, à travers sa vision de peintre, un prophète lumineux. Sans doute même, au-delà de ce retour aux éléments, habite-t-il l'esprit qui préside à cette matière primordiale. Comment en serions-nous affligés ? Car, aussi bien, désormais, l'ami voit, entend et goûte la sérénité essentielle de tout ce qui est. Ce qu'il connaît n'est pas en notre puissance. C'est à nous de l'invoquer à cette heure pour que, par

cette œuvre de mystère dont il nous a gratifiés, il nous enseigne à aspirer à cette pacification du cœur où nous irons nécessairement quelque jour le rejoindre.

• *Festival Ramayana*. On imagine ma fébrilité lorsqu'on annonça que ce Festival de théâtre-danse se tiendrait à Bangkok et réunirait huit pays de l'Asie du Sud-est : l'Inde, patrie-mère du célèbre texte, qui remonte à trois mille ans, la Birmanie (Myanmar), le Laos, le Cambodge, la Thaïlande, Singapour, l'Indonésie et les excentriques Philippines, tous pays dont la culture repose pour une grande part sur cette épopée fondatrice. Pour la première fois, j'avais l'occasion de pouvoir comparer comment, sur scène, chacun de ces pays interprétait l'œuvre dont il m'avait été donné de réécrire la version thaïe en français (voir *Sous le signe du singe* et la conférence que j'en tirai, retranscrite dans *Fractions* 4). À tout seigneur, tout honneur, on commença par l'Inde, qui connaît plus de trois cents versions, regroupées en deux régions fort différentes; le Nord d'origine, et le Sud tamoul, celui-ci pays d'adoption comme tous les autres. C'est cette dernière région que l'on nous délégua. J'en fus fort étonné : je ne reconnaissais aucun des personnages de la version thaïe, tant les costumes et danses étaient divergents;

la musique était de percussions seulement, accompagnée de vocalises pour la récitation du texte. Le Myanmar voisin a très probablement à haute époque reçu sa version mord-indienne, mais, d'après le spectacle vu, elle a, à époque récente, été largement contaminée par la version khméro-thaïe. Certains détails, cependant, telle cette robe à traîne du personnage féminin qui en cache les pieds et le fait ressembler à une sirène, rapprochent cette version de celles de Singapour et de l'Indonésie. Singapour semble ne conserver la tradition du *Ramayana* que par sa forte population indienne et hindouiste. Le spectacle qui nous fut offert ne consistait qu'en danses de groupes sans rapport théâtral autre que d'abstraction avec la récitation des versets du *Ramayana* accompagnée d'un bel orchestre de percussions. Mais c'est l'Indonésie qui fut pour moi la plus grande révélation. Antonin Artaud avait déjà dit le plus grand bien de la tradition théâtrale de ce pays, qui, presque entièrement musulman, a néanmoins conservé intacte la culture de son long passé hindouiste, surtout sur l'île de Java (et Bali, bien entendu). Costumes, gestuelle et musique d'une superbe ampleur, avec, souvent, des accents que l'on dirait wagnériens.<sup>8</sup> Les Philippines sont hors du

---

8 On sait peu que Wagner avait projeté d'écrire un opéra sur le thème du *Ramayana*.

champ géographique du *Ramayana* indien, mais curieusement, c'est sa population musulmane de la grande île de Mindanao qui en a gardé la tradition, sans doute héritée des contacts fort anciens avec leurs coreligionnaires de Malaisie et de Java. Ce fut la plus « moderne » des représentations, contaminée par la culture espagnole du reste du pays (guitares et éventails!). Costumes à l'opposé de ceux de l'Inde du Sud par leur aspect éminemment « contemporain ». Puis, vint le Cambodge, fort apprécié par les spectateurs; le spectacle le plus près de celui de la Thaïlande pour deux raisons : le Siam a reçu le *Ramayana* à très haute époque par les Khmers, qui en avaient perdu la tradition sous les Khmers Rouges (par l'assassinat systématique de tous les gens du spectacle) et que la Thaïlande leur a récemment rendue en formant danseurs et musiciens. Enfin, la Thaïlande, qui en raison du lieu du Festival, pouvait disposer d'une troupe nombreuse. Ce fut une apothéose. Et pour moi, la certitude que la version thaïe du *Ramayana* (texte, danse et musique) est, de toutes, la plus éloignée de sa source indienne. <sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> La troupe du Laos s'est désistée au dernier moment et n'a donc pu présenter son spectacle. La version laotienne, que l'on aurait pu croire proche de la version khméro-siamoise, est, en fait et curieusement, fort influencée par la version malaise, peut-être à cause

- Si la doctrine du Bouddha peut être dite non-religieuse, il n'en va plus de même pour le culte et la vénération qu'on lui rend, avec des rites, dans ce que l'on peut appeler le « bouddhisme historique » et qui constitue à tous points de vue une « religion ».

- La sagesse, c'est quand on n'en peut plus...

- L'Éveil spirituel n'est rien d'autre que la connaissance complète du chemin qui y mène.

- L'écume est toute la vague et déjà toute la mer.

- Horreur de faire partie d'une minorité : plutôt n'être qu'un solitaire, pour ainsi dire un solipsisme...

- ... une fleur n'est belle que parce qu'elle va périr...

- Thomas Jefferson, troisième président des États-Unis de 1801 à 1809, affirmait en 1802 :

---

de son isolement montagneux qui ne lui laissait que le Mékong pour communiquer au loin avec les pays de l'océan Indien. Hanuman, par exemple, y est le fils de Rama, tout comme dans la version qui a cours en Malaisie.

« Je pense que les institutions bancaires sont plus dangereuses pour nos libertés que des armées entières prêtes au combat. Si le peuple américain permet un jour que des banques privées contrôlent leur monnaie, les banques et toutes les institutions qui fleuriront autour des banques priveront les gens de toute possession, d'abord par l'inflation, ensuite par la déflation (récession), jusqu'au jour où leurs enfants se réveilleront, sans maison et sans toit, sur la terre que leurs parents ont conquise. »

- L'esprit, c'est ce qui sait...

- Il n'est rien comme une phrase ou un paragraphe de George Steiner pour renouveler une idée ou un art. Plus qu'un critique, il est un créateur de la sensibilité à venir, si tant est qu'elle advienne.

- Le peuple thaï, tout extériorisé qu'il soit, est en fait une société secrète : telle du moins apparaît-il de l'extérieur, gardien de ses rites, de ses traditions, de ses énigmes.

- Les nuances de toutes sortes sont des lieux privilégiés où saisir et comprendre le passage d'une cause à ses effets.

- Un grand mandarin inconnu... Au moment où le chevalier de Chaumont, après un an d'absence, rentrait de son ambassade au Siam en 1686, ramenant avec son équipage trois ambassadeurs du roi Narai auprès de Louis XIV, vivait dans la bonne et franche ville normande de Caen un énergumène d'une singulière envergure. L'abbé Michel de Saint-Martin, soixante-quatorze ans d'âge, était sot comme un âne, vaniteux comme deux paons, crotté comme trois gorets, avare comme quatre Harpagon, laid comme un essaim de poux, mais il était riche comme vingt Crésus. Sans cette dernière qualité, il aurait été un simplet de village, moqué des enfants certes, mais respecté de tous. Or, Michel de Saint-Martin avait hérité de son père, marchand de drap à Saint-Lô, d'une assez bonne fortune en même temps que d'une soif extravagante d'honneurs et de titres. C'est ainsi qu'il se donnait ceux d'écuyer, de sieur de la Mare des Déserts, de marquis de Miskou (en Acadie), de docteur en théologie de l'université de Rome, de recteur de l'université de Caen, de protonotaire apostolique du Saint-Siège, tous titres obtenus par fraude ou complaisance. Pour peu il se fût fait éminent cardinal ou pape schismatique. Non satisfait de cette nomenclature fabuleuse, il se fit une renommée d'écrivain en publiant

à compte d'auteur une trentaine de livres dont il distribuait les exemplaires à tout venant. Au demeurant, chicanier, il passa sa vie à intenter des procès, surtout à ceux qui se moquaient de lui ou contestaient ses titres. Pour parfaire sa gloire, il avait élevé dans Caen des monuments et des fontaines arborant ses armoiries gravées dans le marbre. Achéons le portrait en précisant qu'il portait jusqu'à neuf calottes pour préserver sa cervelle du froid, de même que neuf paires de bas dans ses jambières crasseuses pour la même raison et qu'il dormait dans un lit de briques chauffées. Il n'en fallait pas plus pour qu'il devînt la risée et la cible des moqueries non seulement de la ville de Caen, mais de toute la province normande et au-delà, depuis les fonctionnaires royaux jusqu'aux étudiants de l'université. Et c'est ici que ces derniers entrent en scène pour notre propos principal. On ne parlait plus, dans toute la France, que de la somptueuse ambassade siamoise, qui devint le sujet des conversations des grands et des petits pendant les six mois que les Siamois du chevalier de Chaumont s'y trouvèrent. Les étudiants eurent vite fait d'imaginer alors d'écrire au bizarre ecclésiastique, prétendument de la part du chevalier de Chaumont, pour lui faire part de la volonté du Roi de Siam de faire de ce grand bienfaiteur de l'humanité

son mandarin de premier ordre, avec rang de ministre, les ambassadeurs ayant reçu l'ordre de s'arrêter à Caen sur la route du retour pour lui conférer son titre et le coiffer de la tiare afférant à son rang. Ce fut évidemment une troupe d'étudiants déguisés (dont trois de sa parentèle) qui se rendit en pompe à la maison du nouveau dignitaire, avec interprète simulé et suite fastueuse. Dans la longue harangue de l'ambassadeur principal, une injonction était cependant posée : les ambassadeurs devaient ramener le nouveau mandarin auprès de leur Roi pour la plus grande gloire de son empire — sinon les envoyés risquaient d'y perdre la tête. L'abbé, ne voulant absolument pas quitter Caen en raison de son grand âge et de sa santé précaire, demanda deux jours de délai pour préparer ses affaires, et trouver un argument de ne s'y point rendre. Pris de court, et faute de pouvoir embarquer leur victime pour le Siam, les étudiants eurent l'idée d'imaginer une solution de rechange : lui dépêcher un soi-disant messenger de Louis XIV pour lui interdire de quitter le royaume. L'extravagant abbé tenait un prétexte de ne pas quitter sa ville et une bonne raison d'ajouter à tous ses titres, à peu de frais, celui de grand mandarin du Siam. Ainsi fut fait à la grande satisfaction de tous.

Michel de Saint-Martin put porter jusqu'à sa mort, l'année suivante (1687) par-dessus ses neuf calottes, la tiare légendaire des phra kalon du Siam. Si la scène grotesque de l'intronisation avait eu lieu une vingtaine d'années plus tôt, elle aurait pu être tenue pour la source de la fameuse cérémonie par laquelle, dans le Bourgeois gentilhomme de Molière, Monsieur Jourdain est fait mamouchi du Grand Turc. Et si le fantasque abbé avait vécu un an de plus, il aurait pu apprendre, l'année suivante (1688), la nouvelle de la décollation, à Ayuthaya, du Grec Constance Paulkhon, qui avait trop joué, lui, au grand mandarin. Tout cela est raconté dans un style exquis par l'un des auteurs de la farce, Charles-Gabriel Porée, dans *La mandarinade* publiée en 1738 et rééditée en 2012 par les soins de Bernard Suisse aux éditions de l'Harmattan.

- Le bouddhisme confie un grand rôle au corps — non pas à la façon de l'hygiène occidentale (« esprit sain dans un corps sain », « être bien dans sa peau », etc.), mais comme radar de captation et compréhension de l'univers.

- La « volonté » a si peu de part dans les spiritualités orientales qu'il n'y a même pas

de mot en langue pali (langue sacrée du bouddhisme) pour la désigner; on parle plutôt d'effort.

- L'univers, ce grand feu d'artifice que Dieu s'offrirait à lui-même et dont il serait la formule suprême.

- La vie ne ressemblant le plus souvent pas à ce qu'il nous est par ailleurs donné d'imaginer, on la croit absurde...

- X ne se satisfait pas de nier violemment l'existence d'un Dieu, il rend à cette négation et à cette inexistence une sorte de culte.

- Par souci d'on ne sait quoi, X refuse de se soutenir sur une canne dont il a de toute évidence grand besoin pour marcher : il se sert d'un parapluie, moins discret (surtout les jours sans pluie!), mais plus coquet... Et dire que de Louis XIV à la Belle Epoque, la canne fit pour ainsi dire partie, toutes classes confondues, de l'attirail d'un homme au même titre que le mouchoir : à crosse, à gourdin, à dragonne ou à pommeau, en bois sculpté ou métal ouvragé, souvent incrustée, marquetée, parfois gainée. Elle servait à la rigueur à prévenir son propriétaire contre les détrousseurs et les chiens

errants. Il était aussi inconvenant, alors, de sortir sans sa canne que, pour une femme, de s'exhiber en ville sans chapeau. Aujourd'hui, ce noble bâton, ce vénérable compagnon, réduit à la plus stricte orthèse, n'est plus que l'emblème du très grand âge. X ne veut donc pas être vieux : il n'a, après tout, que 78 ans...

- Arracher un peuple à ses traditions immémoriales, c'est le précipiter d'office dans l'insignifiance.

- Contrairement à ce qui est dit ou pensé communément, la doctrine bouddhiste ne prône pas l'anéantissement du moi, mais sa dissolution, comme une aspirine dans un verre d'eau; en le décomposant en ses parties par une opération de l'esprit, il prend sa véritable mesure, qui est de n'être rien de plus qu'une agrégation de diverses sensations unifiée par le principe vital et présente seulement dans l'esprit. C'est en ce sens que l'on peut dire que le moi est une illusion de l'esprit : il n'a pas de consistance propre.

- Pourquoi donc la mer océane en vient-elle à fasciner tant l'esprit de chacun? Elle est sans doute le seul objet de l'univers à s'adresser à chacun des cinq sens et à tous à la fois : l'œil

contemple ses formes infiniment ondulantes et ses teintes moirées; le nez hume l'odeur sauvage de sa flore et de sa faune; le goût éprouve son sel; l'ouïe enfin perçoit sa mélodie grondante, laquelle berce sans doute nos songes depuis les origines du monde. Certains croient que cette fascination tient à ce que cette monstrueuse étendue a tout de même, dans sa matrice, fait surgir la vie, la nôtre; nous sommes, après tout, d'anciens poissons; rien d'étonnant si elle nous « appelle » tant. Mer, ô notre mère...

- Visite au fameux marché flottant de Damnoengsaduak à une trentaine de kilomètres de Bangkok. Ce n'est pas la première fois que je m'y rends avec des visiteurs, plutôt la dixième. J'ai donc vu et revu. Je m'avise de laisser mes hôtes faire un tour de pirogue à travers les canaux, cependant que je m'assieds à contempler ce plus beau monument de Thaïlande : sa population en activité, ou au repos. Je ne sais pourquoi, dans cette position, je croise les bras, sans doute parce que c'est pour moi une pause de relaxation, ou parce que je ne sais où les mettre. Une vieille dame siamoise vient à passer et me demande si j'ai froid. Il fait une chaleur à crever. Je ne comprends pas le sens de sa question; ce n'est tout de même pas de l'ironie, car les Thaïs n'en usent point trop. Une seconde passante

m'aborde : Vous avez froid, n'est-ce pas? Je comprends encore moins, si ce n'est qu'elle doit avoir une certaine complicité avec la première pour me faire cette question. Les choses en restent là. Pas plus mystérieuses qu'il ne faut. Des mois plus tard (en hiver : 22°!), un collègue siamois croise les bras devant moi en s'écriant qu'il a froid. J'ai compris! Croiser les bras sur la poitrine est le signe du frisson. Et j'ai compris surtout que ce n'est pas tout d'apprendre sa langue pour bien entendre un peuple, encore faut-il aussi connaître la signification de ses gestes, qui ont une grammaire, une syntaxe, une sémantique. Ô vieilles dames du torride été de naguère, je baise la frange de votre châle pour avoir ainsi compati avec un pauvre étranger qui grelottait! Jamais plus, sous les tropiques, je ne me croiserai les bras — ce qui, sous d'autres climats, veut dire (en français, du moins) : ne rien faire, paresser.

- Le savant n'est pas celui qui sait, mais celui qui sait où aller chercher pour savoir.

- Que le présent n'est pas ce que l'on entend d'ordinaire par l'instant; il est plutôt espace que durée... Vivre dans le présent, comme on dit, ce n'est pas vivre le temps, c'est vivre l'espace de sa corporéité... Au début de la dernière

scène du premier acte de Parsifal, Gurnemanz, introduisant le héros dans le mystérieux château du Graal, le prévient : Ici, mon enfant, le temps se fait espace... Et c'est pour n'avoir pas compris ce qui venait de se produire à travers la cérémonie du Graal que Parsifal est chassé du temple.

- Au total, ce que crée ce que l'on appelle la culture, c'est l'intimité avec soi-même.

- Le temps est le ver dans le fruit...

- Ce sont les nations isolées par leur position géographique (et maritime) qui ont cherché au-delà de leur étroitesse une extension à leur solitude en s'étendant vers le lointain; les peuples ibériques (Portugais et Espagnols) emmurés dans leur Thébaïde, les Anglais, dans leur île. Leur désir de « conquête », que l'on prend d'ordinaire pour du vulgaire mercantilisme, ne s'est enflammé que parce que leurs expéditions les ont conduits dans des terres déjà occupées. Eussent-ils trouvé devant eux des lieux vides, ils s'y seraient sans doute précipités pour les habiter (comme les Anglais l'ont fait de l'Amérique du Nord où ils avaient beau jeu de s'introduire devant des peuples nomades).

- L'esprit, c'est ce qui sait...

- Pascal disait des *Essais* de Montaigne (qu'il a pratiqué par ailleurs comme nul avant lui) : le sot projet que de se peindre. Il n'avait pas compris que le sage de la tour n'avait entrepris de se portraiturer que pour mieux atteindre, à travers lui-même, le destin commun à l'humaine condition. Rien de moins vaniteux que Montaigne.

- Radiguet fut un météore dans le ciel de la littérature française, mort à vingt ans. Il semble n'être né et n'avoir vécu que pour écrire *Le diable au corps* et *Le bal du comte d'Orgel*; une fois achevées ces deux œuvres, il se réfugia dans une mortelle fièvre typhoïde. Romancier à l'âge où tous les autres sont poètes (17 ans), il est sans précurseur et sans successeur dans les annales littéraires. C'est à cet âge aussi que les grands mathématiciens font leurs découvertes. Lui, il avait tout compris du cœur humain, et surtout de son premier office symbolique : l'amour. Le titre du *Diable au corps* est d'ailleurs un peu trompeur pour un récit qui dessine avant tout moins les désirs que « ces vertiges du cœur et de l'âme ». Un art délicat se pose sur des riens de sentiments et les module jusqu'à la griserie. De ce point de vue, si son premier roman est celui qui retient l'étonnement par la jeunesse de l'auteur (fort claironné par Cocteau), *le Bal du comte d'Orgel* est son réel chef-d'œuvre,

puisqu'il ne s'y passe pour ainsi dire rien, élevé à la puissance de toutes les nuances.

- L'Illumination, c'est comprendre — comprendre comment l'univers procède, et nous dedans, par l'occasion... Tout est esprit, c'est-à-dire matière perméable et malléable. L'esprit n'est ainsi qu'un état ductile de la matière, et la matière une phase subtile de l'esprit.

- Étant donné l'état du monde, on n'a aucune raison d'en être heureux — mais aucune non plus d'en être malheureux. Non pas indifférence, mais impassibilité de spectateur.

- Les tons dans certaines langues asiatiques : nous avons les mêmes, sauf que pour nous ils sont de nature expressive, alors que pour les langues orientales, ils sont sémantiques.

- Les embouteillages de Bangkok sont devenus légendaires; ils n'ont rien à voir avec la pagaille de conduite qui sévit à Naples ou à Port-au-Prince, par exemple; ils sont plutôt dus aux feux de circulation, dont certains passent au rouge pour une durée allant jusqu'à douze minutes à certains carrefours. La cause en est que la ville étant, sur sa plus grande surface, composée de ruelles (appelées soï et où habite plus de 90 % de la population), souvent en

impasse ou impraticables au trafic (sauf pour les riverains), les grandes artères de circulation sont rares par rapport à cette surface... et surtout au nombre de voitures. Mais le miracle est que l'on n'y décèle jamais la moindre impatience chez les conducteurs, ni le moindre coup de klaxon. Il en est de même, d'ailleurs, partout en Thaïlande. Un jour, sur la route du Sud (où il m'arrive de passer fréquemment) j'avais noté que mon chauffeur klaxonnait à qui mieux mieux, toujours au même endroit à l'aller comme au retour... et que tous les conducteurs faisaient de même. Je me demandais s'il n'y avait pas là un passage dangereux que l'on désirait signaler de la sorte. Il a fallu des années avant que je me décide à interroger ledit chauffeur sur son inhabituel comportement. Et un jour, pour toute réponse, il me fit arrêter et descendre devant un petit sanctuaire surmonté d'une immense statue de près de quinze mètres qui bordait cette route fort fréquentée : c'était le monument d'un saint moine ayant vécu au siècle dernier, célèbre à travers tout le royaume pour sa sagesse et que tous les conducteurs savaient qu'il fallait honorer d'un coup de klaxon lorsque l'on passait devant. J'écoutai donc ce concert qui montait de la route comme une merveille de plus, dans ce pays qui en est déjà plutôt prodigue...

- Il convient de n'avoir plus part à ce monde avec lequel il n'y a aucun accord possible — sans amertume, mais sans concession.

- Quel singulier et mirifique personnage que ce Tiziano Terzani! Il se dresse au carrefour de tous les paradoxes de notre temps. Toscan d'origine plus que modeste, il devient correspondant du prestigieux journal allemand *Der Spiegel*. Homme, donc, d'actualités, il ne scrute à vif le présent que dans les augures du passé, surtout par les livres qu'il ingurgite par centaines. Témoin des sombres guerres du siècle (Vietnam, Cambodge, Laos, Chine de la Révolution culturelle) il se fait bientôt l'apôtre de la non-violence absolue. Grand amoureux de la Chine de Mao, dont il a étudié la langue et d'où il finit par se faire expulser, il achève sa carrière comme disciple de Gandhi. Il trouve, au seuil du nouveau millénaire, son chemin de Damas dans l'Himalaya de la méditation. Journaliste d'un siècle où le journalisme est par excellence (mais si peu de temps) l'arme de tous les combats, il fut, sur ses derniers jours, l'évangéliste du dénuement et par conséquent d'une authentique liberté, délivrée du consumérisme. Il dicte à son fils, au cours d'une maladie qui l'emportera, le récit des souvenirs du grand voyage de la vie (c'est le titre du beau

livre qu'il en est sorti). François d'Assise laïc pour notre temps, prophète terrible d'un avenir plus qu'incertain.

- Ah, ce bon vieux Commynes! On apprend toujours quelque chose avec lui : moins sur les faits historiques qu'il narre que de sa narration elle-même. Il est un précieux précurseur de Montaigne pour le style (que Montaigne appréciait fort) et de Machiavel pour le « tour » de sa pensée politique (que l'auteur du Prince a sûrement dû lire).

- Tout ce qui est composé se décompose — jusqu'en ses parties les plus infimes, molécules, protons, quartz et plus loin encore jusqu'à sembler disparaître... mais il restera toujours derrière cette disparition la formule immatérielle, antérieure à tout, qui avait autorisé la composition. De là, l'Alpha rejoint l'Oméga auquel on ne peut donner de nom.

- Le tourisme consiste à transporter des gens qui, étant ce qu'ils sont, feraient bien mieux de rester chez eux, au lieu d'aller vers des destinations où ils n'ont absolument rien à faire.

- On assure parfois qu'il n'y a pas de « dogmes » en bouddhisme, si l'on définit tout

dogme comme une assertion invérifiable, mais devant être crue. Il est vrai que le Bouddha a souvent répété qu'il ne fallait, à chacun, n'admettre aucune « vérité » de son enseignement que ce chacun n'ait éprouvée lui-même à travers la méditation. Mais il reste qu'il y a au moins deux « vérités » qui pourraient être considérées comme des dogmes, et qui ne sont pas du fait du Bouddha lui-même, ni de sa doctrine : la première est l'existence historique du Bouddha (non sa légende, mais son existence); or, toutes les tentatives (par des savants occidentaux) de prouver le contraire (notamment par évocation du mythe solaire) ont échoué; il n'empêche qu'il s'agit d'une vérité non vérifiable due à notre éloignement dans le temps (deux millénaires et demi). La seconde est que ce Bouddha a atteint le nirvana (état de sérénité absolue), délivré de la souffrance qui affecte toute créature; et, en corollaire, que chacun est appelé à y parvenir — fût-ce au terme d'une fort longue pratique (la réincarnation n'est pas, du moins telle que nous l'entendons, une vérité nécessaire à la doctrine et pourrait tout aussi bien être traitée par les textes eux-mêmes comme une chimère). Deux vérités invérifiables (dogmes), donc, ce n'est pas pléthore. Du moins ce peu n'affecte-t-il pas la doctrine proprement dite (le Dhamma).

## DU MÊME AUTEUR

- Rina Lasnier*, Montréal, Fides, 1965.
- Jacques Ferron malgré lui*, Montréal, du Jour, 1970; 2<sup>e</sup> édition augmentée, Montréal, Parti pris, 1978.
- Le Joual de Troie*, Montréal, du Jour, 1973 [prix France-Québec]; 2<sup>e</sup> édition augmentée, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.
- La Chanson de Roland*, Montréal, VLB éditeur, 1979; Montréal, Lanctôt éditeur, 1996.
- Le Chant de Gilgamesh*, Montréal, VLB éditeur, 1979; Montréal, Lanctôt éditeur, 1998.
- Le Québec par ses textes littéraires 1534-1976* (en collaboration avec Michel Lebel), Montréal et Paris, France-Québec et Nathan, 1979.
- Poèmes de la mort: de Turolde à Villon*, Paris, Seuil, coll. « 10/18 », 1979.
- Tristan et Iseult*, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1982.
- Triptyque des temps perdus:*
1. *Hypatie ou la fin des dieux*, Montréal, Leméac, 1989 [prix du roman de l'Académie des lettres du Québec (Molson)].
  2. *Jérôme ou de la traduction*, Montréal, Leméac, 1990.
  3. *Sidoine ou la dernière fête*, Montréal, Leméac, 1993.
- L'Anneau du Nibelung de Wagner* (traduction et introduction), Montréal, VLB éditeur, 1990.
- Pensées, passions et proses*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Essais littéraires », 1992.
- Des nouvelles de Nouvelle-France*, Montréal, Leméac, 1994.
- Fractions 1*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1996.
- Fractions 2*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Itinéraires/Carnets », 1999 [prix Victor-Barbeau].
- Sous le signe du singe*, Montréal, l'Hexagone, coll. « Fictions », 2001.
- Lettres du Siam*, Montréal, l'Hexagone, 2002.
- Barlaam et Josaphat ou le Bouddha christianisé* (récit du XII<sup>e</sup> siècle traduit en français moderne), Montréal, Lanctôt éditeur, coll. « PCL / Petite Collection Lanctôt », 2004.
- Fractions 3*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2009.
- Fractions 4*, Saint-Patrice-de-Beaurivage, De Courberon, 2010.

Une lecture des *Fractions* est une véritable croisière autour du monde. Dans ce cinquième tome, Jean Marcel entraîne à nouveau son lecteur sur une mer de culture, d'amour des arts et de la littérature, de musique, de politique et d'histoire. Inlassable curieux, il fait goûter à son univers vaste qui touche tant au cinéma iranien qu'à Shakespeare, à la méditation bouddhiste qu'à l'Histoire du Siam, à son amour de Racine qu'à des anecdotes fascinantes tirées de ses observations ou de sa vie personnelle. Souvent riches, parfois comiques, mais toujours passionnantes, ces *Fractions* sont de petits trésors qu'il fait bon découvrir et déguster.

Jean Marcel est médiéviste, essayiste et romancier.

Après une prolifique carrière universitaire au Québec comme enseignant et chercheur, il a fait de la Thaïlande son pays d'adoption, où il continue aujourd'hui sa réflexion et son œuvre pour laquelle il a reçu plusieurs prix littéraires.

Photographie en couverture :  
*Verre à volte*, Lasiate

ISBN 978-2-922930-60-3



9 782922 930603